

Concours de nouvelles

12^{ème} édition

Recueil

de nouvelles lauréates 2024



Sommaire

Adulte

1	La Femme dans le miroir	4
2	Un jeu audacieux	6
3	Trente ans auparavant	9
4	L'Effet miroir	12
5	Aperçu d'un sosie	16
6	Interférence	18
7	Ma double vie secrète	24
8	Mon sosie	29
9	Une rentrée parmi tant d'autres	32
10	L'Etreinte	38
11	La Copie de l'originale	41
12	TwinMake : La Réintégration	44
13	Jacques Hocir	49
14	Le Sosie parfait	53
15	Copie conforme	59

Jeunesse

1	La Forêt écarlate	65
2	L'Aventure de la confiture	69
3	La Course d'orientation finale	74
4	L'Epreuve des ombres	77
5	Les Epreuves de la forêt	81
6	Perdu en forêt	82
7	Les Plantes ou les crocs	86
8	Le Rideau de vert	91
9	Le Naufragé de l'océan vert	96
10	Vorace	98
11	Morgane et les animaux fantastiques	102

Adulte

1. La femme dans le miroir

Je me réveille ce matin-là, le cœur battant, encore secouée par ce même cauchemar ; une femme au visage menaçant me poursuit à travers un tunnel sans fin. Je secoue la tête pour essayer de chasser son image de mon esprit, mais rien n'y fait.

Je pousse un long soupir et me lève, encore engourdie par le sommeil. Je me traîne vers la salle de bain quand soudain un cri étouffé s'échappe de ma gorge. Elle est là, dans le miroir au-dessus de l'évier. Ses cheveux noirs, tombent sur ses épaules. Ses traits sont tirés, et sa bouche est à demi ouverte, comme si elle essayait de parler. Je cours vers ma chambre, les mains tremblant de panique, et je fouille désespérément dans le tiroir de ma table de chevet avant de mettre la main sur ce que je cherchais : un vieil Opinel. Je retourne alors doucement sur mes pas, la lame du couteau en évidence devant moi.

Elle est toujours là, dans le miroir, et me fixe avec effroi. Je laisse tomber la lame sur le carrelage, frappée par l'invraisemblance de la scène et je me frotte les yeux mais quand je les rouvre, elle n'a pas bougé d'un cil, et demeure plus réelle que jamais. Le miroir, autrefois un simple objet, semble être désormais un portail vers un autre monde, et j'observe stupéfaite le reflet de cette femme qui hante mes cauchemars.

Un appel sur mon téléphone me sort de ma torpeur. Une urgence à l'hôpital. Je dois y aller, tant pis. Je quitte la salle de bains, laissant la femme dans le miroir derrière moi.

Quand je rentre quelques heures plus tard, je me précipite vers la salle de bain. Ses grands yeux noirs sont rivés sur moi. Je suis habituée à garder mon sang-froid face aux épisodes psychotiques de mes patients mais aujourd'hui c'est différent. Aujourd'hui, les larmes me montent aux yeux et me brouillent la vue. Je me demande si je suis en train de perdre pied quand une idée me traverse l'esprit.

*

Alors que mes amis arrivent pour la soirée que je leur ai organisée, je finis les préparatifs en déplaçant le miroir de la salle de bain dans le séjour. La soirée se déroule comme à l'accoutumée, les voix de mes amis se mêlant en un joyeux brouhaha. Je les observe attentivement, dans l'espoir d'une réaction face à la femme dans le miroir. Cependant, personne ne semble la remarquer. Il devient alors évident que je suis la seule à la voir. Mon cœur se serre.

« Ça va ?, me demande Sandra, remarquant mon malaise.

— Oui oui, juste un peu fatiguée... », dis-je avec un sourire forcé. Elle semble cependant rassurée et retourne à sa conversation.

C'est si facile de mentir.

Michel a toujours montré un intérêt particulier pour moi et ce soir-là, contre toute attente, il avoue publiquement m'aimer. Décontenancée et sous la pression des encouragements du groupe, je lui permets de déposer un baiser sur mes lèvres. Je regrette instantanément tandis que nos amis, eux, explosent de joie. Ils ont toujours semblé prendre un malin plaisir à nous pousser l'un vers l'autre. Je passe le reste de la soirée à tenter de camoufler mon malaise.

« On se voit bientôt ? », demande Michel, visiblement ravi, tandis que les autres se dirigent vers l'ascenseur.

Je hoche la tête, un sourire crispé sur les lèvres, incapable de prononcer un mot de plus. Il semble attendre quelque chose. Alors que je ferme la porte, j'entends Sandra plaisanter au loin : « C'est comme ça que tu dis au revoir à ton futur mari ? ».

Le bruit de la porte qui se referme derrière moi sonne comme une libération. Bien que Michel soit gentil, je le trouve un peu sot, et je n'éprouve pas la moindre attirance pour lui. Je soupire. Je jette finalement un coup d'œil au miroir ; la femme aux longs cheveux noirs porte une expression empreinte de compassion.

*

Les jours passent, les cauchemars cessent et peu à peu, je m'habitue à sa présence ; mieux, *je l'apprécie*. Après tout, elle ne me fait aucun mal, et j'ai l'étrange sensation qu'elle me comprend. Le tumulte habituel des soirées avec mon groupe d'amis cède la place au silence apaisant de cette nouvelle colocation. Je me remets à la peinture ; je passe mon temps libre à peindre pendant des heures. Elle devient le témoin de cette passion retrouvée, observant la succession de tableaux extravagants qui s'accumulent sur mon parquet.

Un soir, alors que je l'observe attentivement, je remarque un grain de beauté sur son lobe droit, identique au mien. Nous sommes plus similaires que je ne le pensais et je ne peux m'empêcher d'esquisser un sourire. À ma grande surprise, elle me sourit en retour ; c'est alors que je comprends.

J'ai toujours cherché l'approbation des autres, au détriment de qui j'étais réellement. J'ai créé un personnage pour correspondre aux attentes de mon entourage et à force de jouer ce rôle, j'ai fini par oublier qui j'étais.

« Je me souviens de toi », murmuré-je.

2. Un jeu audacieux

Elles se sont rencontrées dans la rue. Bénédicte a tout de suite vu l'avantage de cette étonnante ressemblance. Il fallait tout de même les regarder de plus près car rien ne les rapprochait. Elles venaient de milieux différents, elles n'avaient ni les mêmes manières, ni les mêmes centres d'intérêt et leur ressemblance se perdait dans un look totalement dissemblant.

C'était un jour de grande pluie. Cachées derrière leurs parapluies, elles se sont tout bêtement télescopées. En s'excusant mutuellement, elles allaient reprendre leur chemin lorsque Bénédicte posa sa main sur l'avant-bras de Noelle et commença à la regarder avec attention. Après un instant de surprise, Noelle éclata de rire suivie par Bénédicte. Cette hilarité dura un bon moment, c'était un fou rire à la mesure de cette folle rencontre. Les gens les regardaient furtivement sous leurs parapluies, leurs rires les irradiaient, telle une éclaircie dans cette triste journée pluvieuse.

Comme une urgence tacite, elles se regardèrent et se regardèrent encore. Il y avait comme une béatitude dans cette attitude. Le temps ne comptait plus et l'environnement n'existait pas. Sans un mot, elles se mirent à marcher ensemble et se dirigèrent vers le premier café rencontré. La terrasse était peu occupée, elles se posèrent là, dans un coin ombragé. Mille choses les attendaient, elles n'avaient pas encore les stries de la vie.

Pour Bénédicte, c'était clair : elle qui aimait les facéties de la vie tenait là une arme secrète. Sa bouche gourmande aurait de quoi se délecter. Elle ne cessait de regarder Noelle tout en se passant la langue sur ses lèvres, plus que de coutume. Elle sentait ses lèvres de plus en plus proéminentes. Peut-être n'était-ce que la projection de tout ce qu'elle entrevoyait déjà.

A partir de là, elles ont établi une rencontre hebdomadaire qui devait rester secrète au regard de leur entourage. Alors que Noelle pensait partager avec les siens cette ressemblance étonnante, Bénédicte la convainc d'en faire un mystère, ce qui serait bien plus divertissant.

Elles ont mis quelques années pour connaître parfaitement la vie de chacune et pour se confondre au point qu'elles-mêmes avaient le sentiment de ne faire plus qu'une. Ce jeu les a enchantées longtemps, elles ont ri, elles ont pleuré, elles se perdaient.

Le plus excitant était la peur de se faire attraper mais comment cela se pouvait-il ? Malgré les nombreuses erreurs, qui dans leur entourage, imaginerait une telle supercherie ?

Puis cette mascarade a commencé sérieusement à fatiguer Noelle. Elles avaient fait le tour des possibles : se remplacer lors de weekends, de vacances, de sorties et même lors de rendez-vous amoureux. Ce sont ces derniers que Noelle ne voulait plus partager. Tant que cela restait au

niveau du simple baiser passait encore mais elle voulait maintenant aller plus loin avec ce nouvel amoureux. Cela devenait sérieux, elle était amoureuse et voulait construire une histoire solide avec pourquoi pas une vie de couple et des enfants.

Pour elle, ce jeu d'adolescentes devait prendre fin, surtout qu'à 25 ans elle ne l'était plus vraiment. Cela faisait maintenant dix ans que ce jeu perdurait.

C'est vrai elle s'est beaucoup amusée et c'était tellement chouette d'affronter la vie à deux, de partager ses solitudes, ses peurs. Cependant, elle s'en rend compte aujourd'hui, elle s'est perdue, elle ne sait plus très bien qui elle est. C'est comme si elle venait de vivre dix ans d'une fausse vie. Ce n'était pas tant qu'elle manqua de profondeur, elle avait ri, elle avait pleuré aussi. Ce dédoublement, l'avait cependant isolée d'elle-même.

Cette prise de conscience, elle la devait à sa rencontre avec Luc. Elle ne souhaitait pas le partager et elle ne voulait pas non plus lui mentir. C'était comme si soudain elle réalisait la perversité de ce jeu qui finalement aurait pu être bien plus drôle si son entourage en avait eu connaissance. Leurs transpositions auraient pu ainsi divertir leur entourage. Comme elle regrettait maintenant et surtout comme elle s'en voulait profondément.

Noelle décida alors de mettre un terme à cette duplicité, elle n'avait rien dit de sa rencontre avec Luc, pourtant elle souhaitait partager son bonheur avec Bénédicte, son âme sœur.

Toutefois Luc ne représentait plus les flirts insignifiants qu'elle avait partagés. Aurait-elle le courage de refuser cet énième échange ? Car Bénédicte ne manquerait pas de le lui proposer. D'ailleurs, Bénédicte n'avait jamais eu de petit copain, elle s'était contentée de partager ceux de Noelle, cela ne l'avait jamais frappée auparavant.

Noelle décida de ne rien dire à Bénédicte, cependant celle-ci s'est aperçue que son sosie lui cachait quelque chose. Pour en avoir le cœur net, elle se mit à la surveiller.

Lorsqu'elle vit Noelle avec Luc, Bénédicte n'en revint pas, elle se sentie trahie. De rage, elle décida de rencontrer celui-ci en secret.

Luc n'osa pas lui demander le motif de ce revirement, en principe, elle devait être sur la route pour un weekend chez ses grands-parents et voilà qu'elle sonnait chez lui.

Ce soir-là, il la trouva étrange, plus osée. Elle lui a même demandé d'éteindre son portable, ça ne lui déplut pas, depuis le temps qu'il la désirait, il ne cachait pas son bonheur.

Le lendemain, Noelle appela Luc et s'aperçut de la duperie de son amie. Comment a-t-elle pu ? Décomposée, des envies meurtrières germèrent dans son esprit.

Son plan était clair, il s'agissait de mettre fin à toute cette histoire et de vivre enfin sa vie sans tous ces partages absurdes. Elle donna rendez-vous à Bénédicte dans leur café habituel et arriva avec Luc.

Ils se sont reconnus dans leur intimité et restèrent totalement éberlués puis dans un élan incontrôlable ils s'enlacèrent tendrement.

Noelle s'éloigna rapidement, récupéra sa voiture et attendit sagement, elle connaissait les habitudes de Bénédicte.

Les mains crispées sur le volant, Noelle pensait à Bénédicte son sosie. Cette fille pour qui la vie ne semblait être qu'un jeu sans conséquences, lui avait volé dix ans de sa vie. Cette révélation l'anéantit.

Soudain elle la voit, se voit qui traverse la rue. Dans un vrombissement rageur, elle se lance vers son destin perdu.

3. 30 ans auparavant

Notre réunion mensuelle touchait alors à sa fin. Nous abordions déjà le dernier point de l'ordre du jour, le recrutement d'un alternant ou d'une alternante pour occuper le poste d'assistant marketing qui viendrait étoffer le service dont j'avais la responsabilité.

Depuis que j'avais intégré cette multinationale, filiale d'un grand groupe du CAC 40, nous les responsables de services et les dirigeants avions à cœur d'ouvrir notre entreprise à de nouveaux talents et plus particulièrement à de jeunes personnes dont le cursus d'études touchait à son terme.

Tous les deux ans, puisque nous proposons des contrats de deux années, nous étudions, CV et lettres de motivations d'une dizaine de postulants souhaitant intégrer notre établissement, leur permettant ainsi une immersion dans le monde de l'entreprise avant qu'ils ne se retrouvent confrontés à la recherche d'un emploi ouvrant sur l'entrée dans la vie active.

Notre entreprise du nom de « ACTI-FINANCE » se présentait comme établissement financier. Cette dernière avait pour principaux prospects des SCI à composition familiale, qui avait pour mission le conseil et la proposition de plusieurs placements boursiers sur les marchés financiers permettant à ses actionnaires de renforcer leurs activités et sécuriser leurs modèles économiques.

Présenté comme cela, nous attirions tout particulièrement de jeunes étudiants issus d'écoles de commerce qui souhaitaient se confronter à l'aspect de la finance et du conseil que proposait notre société.

Avant de comparer nos avis, sur les jeunes postulants, et après que chacun autour de la table ait pris connaissance des dossiers de candidatures en notre possession, je connaissais déjà les partis pris des personnes siégeant à cette réunion.

Clémentine Saulieu, directrice des ressources humaines comme à l'accoutumé, optera pour un étudiant issu d'une grande école de commerce, telle que ISTEK, ou ISCG, ESSEC, et j'en passe. Trop d'acronymes me donnent le vertige.

Notre directeur George Samprun, quant à lui, sous ses penchants protecteurs et bon père de famille s'efforce dans chacun des CV et lettres de motivation, de lire entre les lignes et découvrir, une singularité, une âme, un penchant qui permettrait d'épouser au mieux les valeurs de l'entreprise, entreprise dont il était le principal dirigeant depuis plus de dix années.

De plus dans notre recrutement, nous avions une particularité, un consensus existait entre nous, qui était que nous examinions des CV dépourvus de photos.

Ainsi, nous pensions pouvoir garder l'éthique et l'intégrité de notre organisation.

Nous étions tous conscients que le physique d'une personne pourrait influencer chacun de nous. Un sourire « trop commercial », ou pas de sourire, des cheveux trop longs, ou pas assez, voir même une couleur de peau, enfin des a priori sans fondement dont nous étions bien conscients de l'influence que ceux-ci pouvaient avoir sur notre décision.

Mais il faut dire que des recrutements nous en avions déjà pratiqués, et nous avons souvent été leurrés. Des erreurs de castings nous en avions connus.

Il faut être motivé pour convaincre d'éventuels clients, et rallier à notre cause ces futurs partenaires à qui nous devons apporter la preuve du bien fondé de notre action en les assommant de chiffres dès les premiers rendez-vous. Il faut avoir la foi pour initier des documents commerciaux, sensibiliser les médias, rédiger des plaquettes rendant attrayantes nos missions quotidiennes

Le tour de table commençait alors, pour que chacun s'exprime sur la dizaine de CV dont nous avions pris connaissance.

Et voilà que mon tour arrive et que je développe avec une grande conviction, la lettre de motivation de Colline qui avait particulièrement retenu mon attention

Je voyais bien dans les regards que mon avis n'était pas partagé.

Colline ne correspondait pas aux standards, issue d'une petite ville de province, pas de grande école, pas de tour du monde et pas de multiples langues maîtrisées, mais au détour de ses phrases une approche de la vie qui n'avait pas été apprise dans les livres. Il y avait chez cette jeune fille un quelque chose que je ne définissais pas, mais qui me parlait et m'apparaissait comme singulier

Malgré mes efforts d'impartialité, j'avais lu et relu les documents fournis par chaque candidat, mais tout me ramenait indéniablement à la lettre de motivation de Colline.

Que faisait-il que cette lettre me donnait le sentiment de l'avoir écrite moi-même ?

Quel trouble s'insinuait en moi qui me permettait d'affirmer que cette Colline m'était proche°?

A la lecture de cette lettre, je me reconnaissais.

Cette jeune fille me ramenait 30 ans en arrière.

Avec force de conviction, j'imposais donc de rencontrer cette jeune étudiante, comme trois autres de ses comparses.

Rendez-vous fut pris dans les jours qui suivirent. Après avoir reçu plusieurs candidats, vint le tour de Colline.

Dès lors que cette dernière franchit le pas de la porte de mon bureau, je ressentis comme un malaise, sa silhouette, sa démarche, ses boucles brunes entourant un visage énergique, jusqu'à sa voie et ses intonations dans l'exercice de sa présentation, tout me parlait en elle.

Etrange sentiment de me retrouver face à moi-même 30 années auparavant.

Comment dissimuler mon trouble, je me revois encore bredouiller face à cette jeune fille qui prend conscience de mon mal être ?

Sans plus avoir la maîtrise de moi-même, et sans en avoir conscience, je m'entends encore dire ces mots « Non tout va bien, je viens juste à votre contact de revenir dans mon passé et ressentir dans votre regard, la légèreté de mes jeunes années ».

4. L'effet miroir

J'ai réussi. J'habite au 2, rue de la Destinée. Côté pair. Côté succès. Belle gueule, belle maison, beau métier, beaux enfants, belle femme, bel avenir. Nous, les « pairs » – mes voisins aussi ont réussi – faisons des envieux. Côté impair. Côté face contre terre. Tout y est petit, étroit, pathétique.

Je suis dur mais je ne leur en veux pas. On n'est pas tous capables de réussir. On n'a pas tous les mêmes envies. On ne fait pas tous les mêmes choix. Si moi et mes pairs en sommes là, c'est parce que nous le méritons.

Ma vie est belle, oui. Mais je la déteste chaque jour, au même moment. Quand je sors les poubelles. Je n'ai rien contre les ordures, mais quelle que soit l'heure à laquelle je les dépose dans ma belle poubelle rutilante, je croise systématiquement mon voisin d'en face, côté impair.

Je sais qu'il le fait exprès. J'ai tout essayé pour l'éviter. J'ai sorti ma poubelle à toute heure du jour et de la nuit. Il était toujours là. J'ignore ce qu'il fait de ses journées, sans doute pas grand-chose. À part scruter par sa fenêtre et attendre que je sorte. Même la nuit, c'est incroyable. Cette persistance presque surnaturelle à suivre mes faits et gestes m'irrite, certes, mais c'est surtout le voir que je déteste. J'en ai mal. Mal au cœur, mal au corps. J'en souffre jusque dans ma chair.

Chose étrange, j'ai beau le croiser chaque jour, je n'ai jamais vu son visage. Que la pluie s'abatte ou que le soleil nous écrase, il porte toujours une casquette et des lunettes de soleil. Je ne m'en plains pas, c'est même mieux. Je n'ai aucune envie de le connaître. Fort heureusement, une frontière de bitume de 5 mètres de long nous sépare. Cette route est une muraille infranchissable. Jamais un impair n'oserait traverser. Jamais un pair n'y verrait d'intérêt.

Aujourd'hui, pourtant, quelque chose a changé. À 21 heures précises, je suis sorti, ma poubelle en mains. Comme prévu, mon voisin aussi. J'avais l'impression de me regarder dans un miroir, nos gestes évoluant de concert. J'en avais la nausée. C'est alors qu'une grande rafale de vent s'est abattue sur nous. J'en ai été déséquilibré. Mon voisin, lui, en a perdu sa casquette. En essayant de la rattraper, il a cogné ses lunettes, qui sont tombées.

J'ai aperçu son visage. Et je n'en ai pas cru mes yeux. C'était impossible. Il me ressemblait comme deux gouttes d'eau, un vrai sosie. Il s'est immédiatement retourné, a ramassé sa casquette, ses lunettes. Il a déposé sa poubelle et est rentré chez lui sans un regard pour moi. Pour la première fois depuis toujours, la sortie poubelle avait changé.

Quand je suis rentré, ma femme a bien vu que j'étais décontenancé, mais elle n'a pas insisté. Pourquoi aurait-elle gâché une belle soirée. Je lui ai dit que je me sentais un peu fatigué, pour la rassurer. En fait, je ne savais pas quoi dire. Je ne m'expliquais pas ce qui s'était passé. J'ai mis ça sur le compte de la fatigue, et j'ai décidé d'oublier. Ça aide d'oublier les choses désagréables. J'ai quand même un peu moins bien dormi que d'habitude.

Le lendemain, je suis monté dans ma belle voiture, destination mon beau bureau en haut d'une tour. J'ai été bon dans mon travail. Enfin, un peu moins bien que de coutume peut-être. La perspective de revoir mon voisin me rendait nerveux. Je suis rentré chez moi, bien décidé à oublier. Le temps était au beau fixe, aucun risque de vent. Je n'allais pas revoir son visage. J'avais mal vu hier. Je m'étais fait des idées. J'avais sans doute assisté à une sorte de mirage, d'hallucination due au fait que je le croise tous les jours. J'avais flanché, ça arrive parfois, même aux meilleurs.

Je suis sorti à 21 h 15, poubelle en main. Mon voisin aussi. Tout se déroulait comme d'habitude, j'en étais heureux, à en oublier mon mal-être que provoquait cette séance quotidienne. C'est alors que mon voisin s'est figé. Il est resté de dos quelques secondes, avant de se retourner vers moi. Il me regardait fixement derrière ses lunettes. Je ne voulais pas rester mais j'étais tétanisé. J'étais comme aimanté, mais j'en souffrais. Je ne supportais pas ce contact. Pourquoi me regardait-il ? Ce ne se fait pas entre pairs et impairs.

J'ai finalement réussi à bouger et je suis rentré chez moi. J'étais mal, ma femme s'en est aperçue. Mes enfants aussi. Je n'étais pas le père idéal ce soir. Je leur ai dit que je devais être malade, mais que ça irait sans doute mieux demain. J'ai passé une mauvaise nuit. En allant travailler j'ai accroché ma belle voiture et j'ai juré. Au travail, j'ai fait une erreur, pour la première fois. Je n'étais pas le manager idéal aujourd'hui.

De retour chez moi, j'étais clairement parano. J'avais l'impression que tout le monde me regardait de travers, même mes enfants. Cette histoire de poubelles me rendait fou, pourtant, il ne m'est pas venu à l'idée de demander à quelqu'un d'autre de la sortir. Ma femme m'a proposé et j'ai crié que j'allais m'en occuper, comme toujours. Conscient de m'être énervé sans raison, j'ai balbutié une excuse et je suis sorti, ma poubelle en main.

Jusque-là, le rituel se passait comme d'habitude. Je faisais tout pour ne pas le regarder. Une fois mon sac déposé, j'ai commencé à remonter vers ma maison. J'ai fait quelques pas et j'ai eu une drôle d'impression. Comme si... Je me suis retourné d'un coup. Mon voisin traversait la route

vers moi, c'était invraisemblable. Comment osait-il ? Je reculait sans m'en rendre compte. J'avais peur, vraiment très peur.

Mon voisin s'est arrêté à moins d'un mètre de moi, immobile, sans un bruit. Ce silence était une torture. Alors j'ai parlé.

- Qui êtes-vous ? ai-je demandé.

- Je suis Arthur, m'a-t-il répondu après de longues secondes, comme s'il voulait me torturer. Je me suis senti mal, je m'appelle Arthur.

- Mais enfin, c'est moi Arthur, qui êtes-vous à la fin ! ai-je hurlé.

- Je suis toi, a-t-il répondu.

Je n'en pouvais plus. Il me menaçait, c'était évident. Il m'en voulait d'avoir réussi. Il pensait y avoir droit lui aussi, au succès. Sans doute pensait-il que j'étais bien né, que j'avais eu de la chance, des connaissances, un bagage culturel, de l'argent, une famille aimante. Mais même si j'avais eu tout ça, je méritais ce que j'avais. Et ce n'était pas lui qui allait m'en priver.

Je me suis jeté sur lui, je voulais lui casser la gueule et lui faire passer l'envie de revenir côté pair. On s'est battus, comme si on se détestait. On a roulé jusqu'au bitume. Ses lunettes et sa casquette avaient valdingué. Je voyais son visage, ou plutôt le mien. J'avais l'impression de me frapper. C'était fou. Je voulais me tuer. Mais aucun coup ne portait vraiment. Il paraît les miens, je paraïs les siens. Comme si nous savions d'avance ce que l'autre allait faire.

Autour de nous, les maisons ont commencé à s'agiter. Mes pairs avaient dû nous entendre et s'apprêtaient à sortir. Quelle honte s'ils me voyaient dans cet état. Je me suis mis à courir pour rentrer chez moi, cela suffisait. J'allais appeler la police et déposer plainte. La parole d'un impair ne vaut pas grand-chose.

Mon voisin ne m'a pas poursuivi. Arrivé à ma porte, je me suis retourné une dernière fois. Il commençait à remonter chez lui. Il abandonnait. Il avait compris. J'ai ouvert ma porte pour la refermer tout de suite après être rentré. J'étais soulagé. J'allais mettre tout ça derrière moi, oublier ce nuage dans ma vie parfaite. J'ai inspiré un grand coup, et j'ai avancé pour aller voir ma femme et la prendre dans mes bras. J'ai fait un pas quand j'ai aperçu une femme face à moi. Ce n'était pas la mienne. Tout m'est apparu d'un seul coup. Je me suis écroulé. J'étais entouré d'un vieux papier peint en lambeau. Une odeur âcre et humide flottait dans l'air. Je n'étais pas chez moi. J'étais chez lui. Il avait fallu une rafale de vent et quelques secondes d'inattention pour que ma vie s'effondre. A-t-on vraiment la destinée qu'on mérite ?

- Tu as sorti les poubelles ? m'a demandé ma femme.

- Oui, c'est fait, ai-je répondu.

5. Aperçu d'un sosie

Noël

Encore une journée où il va falloir travailler, retrouver les collègues qu'on n'apprécie même pas, prendre un café insipide à la machine, assister à des réunions interminables et qui n'aboutissent à rien, devoir supporter ce costume et cette cravate qui m'étrangle...

Bon, allez. On arrête de penser au travail !

Au moins, j'arrive à mettre un peu de fantaisie dans ma tenue grâce à mes lacets verts. Ils sont même assortis à ma cravate. C'est ma mère qui m'a conseillé de me démarquer un peu des autres pour m'affirmer et retrouver un peu de confiance en moi.

J'aime bien le vert, moi.

Pfff... et ce métro qui n'arrive toujours pas. J'ai déjà fait le tour des sites d'actualité en attendant la 8. Je ne vais quand même pas attendre ma correspondance sur Twitter ? En plus, je suis en retard pour la réunion inutile du matin. Je suis sûr que mon chef a mis cette réunion seulement pour être sûr qu'on arrive au bureau avant 9h. Autant passer mon temps utilement : voyons un peu quelles sont les pubs affichées en face. Mmm... une appli de rencontre de plus où je ne rencontrerai personne, une appli de livraison de courses où ils perdront la moitié de mes courses... pas grand-chose de neuf.

Mais !

C'est étrange. Cette personne en pull vert sous l'affiche...

Sa tête me dit quelque chose.
Mais où est-ce que je l'aurais déjà croisé ?
Il est trop familier pour que je l'ai simplement déjà aperçu sur ce quai.

Léon

Ce matin, j'ai la pêche, je pète la forme ! On doit se retrouver avec les potes à la boutique pour changer les présentoirs avant l'ouverture. On a reçu un nouveau produit qui va cartonner, j'en suis sûr ! Il devrait faire un malheur auprès des clients.

Pour avoir toute la chance de notre côté, j'ai mis ma tenue fétiche avec mon pull irlandais vert. Ils vont encore me charrier en me disant que je ressemble à un farfadet. Moi, tout ce vert, ça me rappelle les vacances chez mes grands-parents, avec la forêt qu'on explorait au fond du jardin.

Il en met un temps à arriver ce métro. Le quai est déjà bien rempli. Voyons voir... est-ce que la jolie brune est sur le quai d'en face ce matin ? Quand je la vois, elle égaye ma journée. Alors... On a le groupe d'étudiants habituels, toujours collés sur leurs téléphones à se montrer des vidéos. Je me demande s'ils se parlent parfois ou s'ils communiquent entièrement par messages.

On a aussi tous ces gens en costard-cravate. Ça change un peu. Avant, ils avaient tous leur mallette de documents confidentiels. Maintenant, ils ont tous un sac à dos pour transporter leur ordinateur. Je trouve qu'ils ont un air plus humain avec ces sacs.

C'est bizarre. Ce type en costard en face avec sa cravate verte...

Cette coiffure en épi ne me dit rien. Mais la couleur
des cheveux ressemble à la mienne.

Je m'en souviendrais quand même si je connaissais
un gars avec une raie sur le côté façon premier de
la classe.

Son regard... je l'ai déjà croisé.
Mais, il regarde vers moi !

Tiens, il se décale vers la gauche.

Je vais bouger un peu pour en être sûr.

Son regard me suit. C'est bien moi qu'il observe.
Il m'aurait reconnu aussi ?
Mais c'est qui ?
On va lui sourire au cas où.
Il me sourit aussi, donc on se connaît bien !

Pourtant, je ne connais personne qui s'habillerait
comme ça. C'est peut-être le livreur d'hier soir.
Ah, ça y est, mon métro arrive enfin. On va se
mettre au fond pour ne pas gêner.
Voilà, je suis tranquille près de la fenêtre. Est-il
encore là ?

Je ne pense pas que ce soit un voisin. Une cravate
comme ça, je l'aurai déjà remarquée.
Ah, son métro est là. Bon, ce sera un mystère de
plus qui ne sera jamais résolu.
Et le mien arrive dans la foulée ! On va se glisser
loin de la porte afin de pouvoir respirer.

Il est juste en face de moi !
C'est ma dernière chance de le reconnaître.
Ce nez, ce front, ce menton... je les connais.
Et à voir comment il me dévisage également, on est
dans la même situation.
C'est marrant de le voir juste à côté de mon reflet,
il y a comme une ressemblance
Attends un peu

Si on lui rajoute des lunettes
Et qu'on lui rase sa barbe

Si on lui enlève ses lunettes
Et qu'il se laisse pousser la barbe

Mais oui ! C'est ça !
C'est moi !
Enfin pas moi, mais il me ressemble beaucoup.
C'est dingue, c'est comme un sosie !

Ah, on démarre.
Au revoir mon double hipster.

Son métro repart.
Adieu mon double bien habillé.

C'est marrant quand même.
On aurait dit une version de moi
qui aurait raté sa vie.

6. Interférence

Un dimanche matin de septembre

“Oui c’est ça, bonjour chez vous.”

Elle lui refourgua ses deux baguettes aux céréales dans la main et lui lança :

“Allez au revoir maintenant”.

- Euh... ok. Oui... Au revoir alors. Bonne journée.

La vendeuse détourna le regard, retrouva son sourire et se pencha pour servir la dame âgée derrière lui.

Thomas sortit de la boulangerie abasourdi par la rudesse de la vendeuse. Ils n’étaient pas familiers, il ne connaissait pas son prénom ni elle le sien ; mais quand même il s’efforçait d’être sympa et avait habituellement droit à un sourire enjoué.

Bref, se dit-il, ce n’est pas grave, elle a dû avoir une sale journée. Et puis il devait acheter du fromage pour le déjeuner, il ne fallait pas traîner.

Le centre-ville de Neuilly-Plaisance était animé ce matin. Par beau temps, de nombreux citoyens déambulaient pour acheter de bons produits en boutique en complément des stocks faits la veille au supermarché. Le fumet du poulet rôti dans la rue piétonne allait démultiplier les ventes des commerces de bouche. De nombreux barbecues étaient en projet.

Son sac de jute en main, il regardait les fromages en vitrine et se demanda si le Saint-Nectaire pouvait bien se marier avec les bouteilles de Bourgogne qui commençaient à lui peser lourd.

Il fut tiré de sa réflexion par un grand gaillard en jogging rayé bleu ciel. C’était le professeur de tennis de son fils, un type sympa, qui lui lança :

- Alors Thomas, il va falloir courir pour éliminer les excès du week-end on dirait !

- Salut Greg, ça va ? Ne t’inquiète pas, je ne vais pas faire du gras avec

- Un petit fromage !

- Ouais d’accord, mais les cacahuètes d’hier par contre...

- Hein ?

- Oui celles du buffet, à la fête !

- Euh... De quoi parles-tu au juste ? J’ai oublié une fin de soirée on dirait !

- Hier midi, à la fête du Parc sur le plateau d’Avron. J’étais au stand du club mais je t’ai vu s’empiffrer au buffet mon grand ! Je te rassure j’ai fait pareil, j’aime bien me rembourser de mes impôts en apéro municipal !

Il éclata de rire, projetant au passage quelques postillons.

- OK, désolé Greg, répondit Thomas, mais je crois que tu vas devoir acheter des lunettes parce que j'étais au collège pour une réunion de parents d'élèves. Tu ne m'as pas vu."

- Je suis certain de t'avoir vu ! J'ai hésité à quitter le stand pour te saluer mais tu semblais assez éméché, et même très entreprenant avec la jeunette de la boulangerie. Elle t'a giflé à un moment.

- Houlà... c'est pas mon style. Tu as dû confondre avec un autre beau gosse blond et musclé !

- Hmm, c'est très bizarre... bon je file, je dois acheter des brochettes. A plus tard !

Thomas le salua d'un geste et entra chez le fromager.

Il n'en prit pas conscience tout de suite mais un voile s'était posé sur sa journée dominicale. Il s'était fait rembarquer gratuitement à la boulangerie et un presque-pote n'avait pas été fichu de le reconnaître ; le bilan de la matinée était mitigé. Il rentra chez lui et passa tout de même un excellent après-midi en famille.

Lundi 8h00

Cadre privilégié bénéficiant du télétravail, Thomas aimait accompagner sa fille Emma le lundi matin. Même garé en double file, il n'oubliait jamais de l'emmener jusqu'à la porte du collège pour lui déposer un bisou sur le front comme si elle était encore en maternelle.

Il retournait d'un pas rapide vers sa berline avec le soleil levant dans les yeux quand une jolie femme brune lui barra soudainement la route et s'exclama :

- Eh Thomas ! Même pas un petit bonjour ?

- Ah ! Bonjour Sophie, désolé je ne t'avais pas dans ce halo de lumière ! Tu vas bien ?"

Il la connaissait un peu, leurs filles faisaient de la danse ensemble.

- Très bien, et toi ? Il fait déjà un peu étouffant à 9h du matin, mais je ne vais pas m'en plaindre.

Au fait, merci pour vendredi après-midi !

- Pourquoi donc ?

- Pour avoir raccompagné Sarah à la maison, c'est très gentil.

Thomas ressentit un léger malaise. En joignant ses mains il lui répondit posément :

- Attends Sophie, je n'ai pas raccompagné Sarah vendredi. J'étais au bureau jusqu'à 19h pour boucler un dossier, je suis rentré tard.

- Alors c'est moi qui suis folle, ou bien c'est Sarah qui m'a raconté des cracks ! Elle m'a dit que tu l'avais raccompagné, et que tu lui as beaucoup parlé dans la voiture. Mon mari aussi t'a aperçu au volant quand tu l'as déposé devant chez nous.

Thomas sentit une bouffée de chaleur monter de son estomac jusqu'à son cou, il commençait à transpirer à la racine des cheveux. Sophie était toujours en contre-jour mais il voyait bien qu'elle ne plaisantait pas.

Quelque chose d'étrange était en train de se passer. Il y avait eu trop de bizarreries depuis hier pour qu'elles ne soient que des coïncidences. Il devait éclaircir cela. Il lui dit alors :

- Écoute Sophie, je ne souhaite pas t'effrayer mais je commence à l'être moi-même. Je te garantis que ce n'était pas moi, et tu pourras demander à mon épouse qui avait notre voiture ce jour-là. Je ne dis pas non plus que Sarah mente... J'aimerais lui parler tout à l'heure à la sortie des cours, c'est possible ?

Sophie ne semblait pas très rassurée, un doute venait de s'installer chez elle aussi. Néanmoins elle adhéra à l'idée et rendez-vous fut pris pour 18 heures chez elle.

Comment était-ce possible ? Quelqu'un qui lui ressemble au point que ses connaissances le confondent avec lui-même ? Un sosie dans sa propre ville ? Pire que ça, cette personne semblait interférer dans sa vie, et se faire passer pour lui. Un sosie imposteur ? Un dingue ! Il en avait le tournis, son train-train quotidien avait déraillé en cette chaude matinée.

Lundi 18h

Sarah lui confirma qu'il était en plein cauchemar. En sortant des cours elle avait salué son sosie devant le collège, pensant avoir à faire au père de sa copine. Il avait commencé par s'excuser de manière confuse auprès de l'adolescente et à parler d'un truc en Suisse auquel elle n'avait rien compris. Enfin il lui avait proposé de la raccompagner chez elle en voiture. Lors du court trajet il lui avait posé plusieurs questions sur Emma, ce qui maintenant, avec du recul, lui paraissait effectivement plutôt étrange...

Ce taré semblait vouloir approcher Emma pour la rencontrer. Pour quelle raison, ce n'était pas clair, mais affreusement inquiétant.

Comment était-il possible qu'une personne puisse aller jusqu'à se grimer pour ressembler au père de la fille qu'il cherche à aborder. Quelque chose de très malsain transpirait de cette histoire, il en avait le cœur retourné. Sarah avait quand même été attirée dans la voiture d'un inconnu, qu'elle pensait connaître. Il décida de porter plainte au commissariat.

Lundi 20h

Thomas sortait enfin du poste de police. A l'Ouest le ciel tournait au rouge-orangé et il faisait lourd pour un mois de septembre. Le jeune officier qui avait pris sa plainte avait été un peu sceptique au début, mais avait fini par constater qu'il était très sérieux et se faisait réellement du souci pour sa fille et sa copine.

Même après l'avoir envoyé consulter son chef, le policier n'avait pas voulu considérer l'événement comme une tentative d'enlèvement ou quelque chose de ce type. Cependant, comme Sarah avait été approchée à la sortie du collège, la police s'engagea à effectuer des rondes autour de l'établissement ces prochains jours.

Moyennement rassuré, Thomas rentra chez lui à pied avec le dos de la chemise trempée de sueur. En marchant, il se demanda comment annoncer à Emma qu'elle devrait rester à la maison et près de lui pendant quelques jours, le temps que tout ça rentre dans l'ordre. Il était hors de question qu'elle retourne au collège tant que ce malade n'avait pas été arrêté.

Lundi 20h30

Toujours dans ses pensées il tourna dans sa rue, bordée de marronniers aux feuilles brûlées et de massifs encore fleuris. Presque arrivé devant chez lui, il vit alors Emma qui marchait à environ cent cinquante mètres devant lui.

Une décharge d'adrénaline le traversa quand il vit un homme de l'autre côté de la rue. Il était là, et il marchait d'un pas rapide. Thomas eut l'impression de se voir de trois-quarts, comme s'il se voyait dans un film. Des cheveux blonds mi-longs, le nez droit, une peau de roux avec des taches de rousseur, des jambes musclées et les mollets dessinés. La même démarche peu gracieuse. Il lui ressemblait vraiment.

Soudain, l'individu traversa la rue pour aborder sa fille. Immédiatement, Thomas s'engagea dans un sprint et son champ de vision se focalisa alors sur l'objet long et noir que son sosie tenait fermement dans la main.

Il accéléra encore, ses jambes le brûlaient, ses lunettes tombèrent au sol. Il ne restait plus que quelques secondes avant que ce parasite ne matraque sa fille.

Le type héla Emma, qui se retourna vers lui. Elle lui souriait au moment même où Thomas le percuta de tout son poids. Comme s'il s'était pris un taureau au galop, le type fut projeté en arrière et tomba lourdement contre l'arête d'une jardinière en béton. Il était KO.

Thomas enlaça sa fille et se mit à pleurer. Tout le stress accumulé lors de sa journée se déversa en un torrent de larmes.

Lundi 20h53

- Il est mort” annonça l'urgentiste du SAMU comme si c'était la routine. Fracture franche de l'os occipital, il n'a pas souffert, ou alors pas longtemps...

- Je n'ai pas réfléchi, j'ai fait ce qu'il fallait pour empêcher ma fille d'être agressée.

- Agressée avec un parapluie ? dit l'urgentiste avec un regard en coin.

- Non, avec sa matraque.

- Il n'avait qu'un parapluie et une boîte de chocolat sur lui. En tout cas, nous on l'emballa et on l'embarqua à la morgue. Vous devrez rester avec l'officier de police pour donner votre version des faits. C'est vrai qu'il vous ressemble terriblement ce pauvre homme !

Thomas, encore tremblant, donna sa déposition à l'arrière de la camionnette de la police. L'individu n'avait pas de papiers sur lui, les policiers ne savaient pas qui il était.

Vendredi

Presque une semaine s'était écoulée et l'enquête n'avancait pas. Le type semblait avoir surgi de nulle part, et personne n'avait encore signalé sa disparition. Il n'avait jamais donné ses empreintes à la police et donc n'avait pas de casier judiciaire.

La pression était retombée et Thomas commençait à laisser Emma revivre sa vie depuis quelques jours. Heureusement qu'il avait déposé une plainte avant l'accident, sinon il aurait pu être facilement accusé de meurtre ! Même s'il n'était pas sorti d'affaire, son avocat était confiant sur le fait qu'il ne devrait pas être embêté outre mesure pour son acte de courage qui avait accidentellement mal tourné.

Deux jours plus tard

Il faisait nettement plus froid ce matin-là. L'automne s'était maintenant installé. En pyjama, il se dépêcha de refermer la porte derrière lui avec un courrier en main. Il était intrigué par l'enveloppe en papier kraft à son attention. Un pli venant de Suisse, il n'en recevait pas tous les jours. Le paysage verdoyant du timbre lui rappela les prairies alpines de son enfance près de Lausanne, cette région paisible que ses défunts parents avaient habitée lors de ses jeunes années.

Il en sortit un simple feuillet plié en deux. Une lettre manuscrite, sur un papier un peu gondolé et taché de café. L'écriture y était maladroite, presque illisible :

“Cher Thomas,

Tu ne me connais pas. Mais j’ai fini par te retrouver.

Nos parents, semble-t-il, ont réussi à convaincre le monde entier qu’ils n’avaient eu qu’un seul fils ce 3 novembre 1977 à Lausanne. Et pourtant, je te l’annonce, nous étions deux à être nés ce jour-là.

Moi, j’ai passé mon enfance en orphelinat puis de foyers en foyers. Je n’ai jamais connu les repas de famille que tu as pu faire. Je ne t’ai pourtant jamais envié car je n’ai appris ton existence qu’il y a deux ans, après avoir reçu une lettre de notre mère - enfin plutôt de ta maman - prise de regrets sur son lit de mort.

Il m’a fallu quelques années pour me remettre de ce choc. J’en suis tombé bien bas, crois-moi ! Un mal pour un bien, j’ai rencontré la femme de ma vie en centre de réhabilitation ; une personne formidable que j’aimerai te présenter bientôt. C’est elle qui m’a convaincu de te retrouver, et de te pardonner même si tu n’y es pour rien.

Cela n’a pas été facile pour moi, il m’a fallu du temps pour tout remettre en place dans mon esprit, et essayer de me sortir de mes addictions. J’ai convaincu l’équipe soignante de me laisser sortir exceptionnellement avant la fin de ma cure et je prévois d’arriver en France dans quelques jours.

Je sais que tu habites à Neuilly-Plaisance, et que tu as une fille au collège qui poste des vidéos de chats sur internet. Je veux vous découvrir, rattraper le temps perdu et combler ce manque dans ma vie. J’espère que cette lettre arrivera avant moi pour t’épargner une crise cardiaque lorsque tu verras ton frère jumeau pour la première fois à ta porte ;-)

A très bientôt mon cher frère !

Fraternellement,

Liam.”

7. Ma double vie secrète

Dix-sept heures, l'appartement était déjà sombre. Maddy sorti sa lampe de bureau d'un carton et la posa sur une autre pile de carton qui faisait office de bureau le temps d'un mail. Elle avait quitté Saint-Malo pour la vie parisienne, le froid et la pluie ne la dépayisait pas tant que ça, pourtant elle sentait bien que quelque chose avait changé. Elle était sur le point de faire décoller sa carrière vitesse grand V. Journaliste d'un petit média breton, elle avait postulé à une offre d'emploi chez un géant de la presse parisienne. Bien qu'elle ne regrettait en aucun cas son choix, sa famille et ses amis allaient fortement lui manquer. Maddy était prise d'une étrange sensation qu'elle décrit à une de ces amies par un message « C'est étrange ici, je ne connais personne mais j'ai l'impression que tout le monde me connaît... », message auquel son amie répondit simplement par « C'est ça Paris ! ».

Lorsque Maddy sortait faire quelques courses, un sentiment ne la lâchait pas, celui d'être (re)connue. La caissière de l'hypermarché lui souriait toujours, même lorsqu'elle ne passait pas à sa caisse, sentiment étrange quand on sait qu'elle n'y a fait ses courses que trois fois en deux semaines. Le boulanger lui demandait toujours comment elle allait, comme s'il la connaissait depuis un long moment, elle s'était fait une raison en se disant simplement que les commerçants parisiens étaient super polis avec leurs clients... Ce qui a le plus suscité son attention, c'est quand une dame avait demandé des nouvelles de ses parents. Maddy était persuadée que ses parents n'avaient jamais vécu à Paris et qu'ils n'y étaient toujours passés qu'en coup de vent au vu de leur dégoût pour les grandes villes comme celle-ci. Maddy ne fit mine de rien et répondit « très bien, merci » avant de s'écarter. Son instinct d'enquêtrice prit le dessus, quelque chose n'allait pas. Elle pensa « Ok, soyons honnête, les parisiens ne sont pas réputés pour être les plus courtois... Il y a un nombre incalculable de gens ici pourquoi se souvenir de moi ? Qu'est-ce que mes parents ont à voir là-dedans ? ». Maddy avait encore quelques dossiers à réunir avant son entretien d'embauche qui avait lieu le lendemain, elle décida de téléphoner à sa mère histoire d'avoir une réponse et de rapidement passer à autre chose.

- Bonjour ma fille, ça me fait tellement plaisir de t'avoir au téléphone, comment se passe ta nouvelle vie ?
- Maman, papa et toi aviez-vous eu des amis sur Paris ?
- Boh ? Tu sais bien qu'on n'y est jamais restés suffisamment longtemps pour s'y faire des amis...

- Oui oui je sais bien, mais peut-être qu'une amie à vous est partie vivre sur la capitale il y a quelques temps ?

- Non, ça ne me dit rien. Tu as l'air inquiète ? Que se passe-t-il ?

- Rien, j'ai vraiment l'impression que tout le monde me reconnaît ici et c'est un sentiment qui devient lourd, une femme m'a même demandé comment vous allez...

- Evidemment que tout le monde te reconnaît !

Maddy ne comprenait pas...

- Tu ne te souviens pas de l'interview filmée que tu as faite l'année passée ? Maddy se mit à rire.

- Maman, c'était une interview pour l'école, je doute qu'elle ait eu un tel impact ...

Finalement, Maddy raccrochait sans avoir obtenu de réponse, cependant elle devait désormais focaliser son énergie sur son entretien de demain. Dans la soirée elle réunit ses meilleurs articles, les plus longs et ceux dont elle était le plus fière. Quand elle tomba sur la fameuse interview dont sa mère lui avait parlé plus tôt, elle esquissa un sourire avant de l'ajouter au dossier.

Le lendemain matin, elle était fin prête à l'entretien de sa vie. Elle enfila son plus beau tailleur, attrapa sa paire de clé et franchisa le palier de sa porte plus déterminée que jamais. Au coin de sa rue se trouvait un vieil homme, seul et démuné face à la quantité monstre de marches d'escalier qu'il avait à franchir avec ses sacs, elle regarda sa montre et savait d'ores et déjà qu'elle n'allait pas être en avance. Elle s'approcha et lui dit « laissez-moi vous aider » sans même attendre de réponse elle avait commencé à monter les marches avec ses sacs.

- Merci bien ma chère, vous êtes bien brave, comme à votre habitude. Je fais toujours en sorte de ne pas trop m'encombrer, j'habite ici depuis tellement longtemps que j'en oublie mon âge... et mon arthrose.

- Comme d'habitude ? demanda-t-elle d'un air troublé.

- Oui, vous êtes toujours prête à aider les autres, c'est vrai même madame Fred le dit.

- Madame Fred ... ? pensa-t-elle.

Cette fois-ci, c'était sûr, les gens la confondaient avec une autre personne, mais qui ? Lors de son entretien, Maddy ne cessa de penser à ce vieil homme et cette madame Fred. Avec qui pouvaient-ils bien la confondre ? La ressemblance était-elle flagrante à ce point ? En tout cas, suffisamment pour que plusieurs inconnus jurent la reconnaître dans la rue. « Je veux la rencontrer. » pensa-t-elle ; en un instant elle n'arrivait plus à se retirer cette idée de la tête. Son entretien ne s'en était pas moins bien déroulé pour autant. Elle était vraiment satisfaite de l'image qu'elle avait pu donner d'elle, sincère et naturelle. Un café se tenait à deux pas des bureaux, elle décida de s'y installer pour annoncer la nouvelle à ses proches par téléphone, elle pensa même « ça va peut-être devenir mon café préféré si je travaille ici ! ».

- Bonjour ! Comment allez-vous ? Je vous sers la même chose que d'habitude ? s'exclama la serveuse.

- Je ne suis jamais venue ici, répondit Maddy à la fois agacée et excitée à l'idée de pouvoir enfin demander avec qui tous ces gens-là confondaient.

- Excusez-moi, reprenait-elle, c'est juste que depuis que je suis arrivée ici tout le monde me confond avec une autre femme, qui je suppose me ressemble comme deux gouttes d'eaux.

- Pardonnez-moi, c'est juste que la ressemblance est vraiment frappante. Que voulez-vous boire ?

- Un café.

- Très bien.

Un silence s'imposa.

- Becky, lâcha la serveuse.

- Pardon ?

- C'est Becky. Elle travaille au commissariat d'à côté. Elle est connue de tous ici, alors je comprends que ça ne doit pas être facile de lui ressembler...

Maddy avait enfin un nom, Becky, elle avait aussi une adresse « le commissariat d'à côté ». Le lendemain, Maddy décida de se pointer au commissariat. Elle demanda « Becky » à l'accueil.

- Très drôle Becky, la commissaire t'attend au bureau 9, apparemment c'est urgent, répondit l'homme de l'accueil.

- Je...

Maddy ne voyait aucune issue à cette conversation. Elle ne se voyait pas expliquer à cette personne qu'elle n'était pas Becky mais simplement son double venu de Bretagne. Elle décida alors de s'introduire dans les bureaux et d'attendre que Becky se pointe devant ce bureau 9.

- Becky ! La commissaire te cherche partout tu devrais éviter de tarder ! Sympa tes bottes, pas super pratique mais sympa, lança une deuxième collègue.

Maddy adorait cette situation elle avait l'impression d'être en mission d'infiltration. Si Maddy n'avait pas été journaliste, elle aurait été espionne.

- Bonjour madame, je peux vous aider ? Maddy se retourna et vit enfin Becky.

- Bonjour !

Becky resta un court instant silencieuse et scruta Maddy de fond en comble.

- C'est dingue ! disaient-elles en même temps.

Bien que Maddy s'attendît à rencontrer son sosie, Becky n'en savait rien. Maddy n'en resta pas moins bouche bée pour autant. Les deux femmes étaient restées figées pendant deux longues minutes. Les attitudes étaient les mêmes, les moindres traits du visage identiques, leurs cheveux étaient de la même longueur et tombaient exactement de la même manière sur leurs épaules. Seuls leurs regards étaient différents, il n'y a que là que l'on pouvait les distinguer. Leurs regards laissaient paraître leurs âmes, belles et bien différentes. Dans les yeux de Becky on sentait une noirceur plus prononcée, une méfiance face à la situation. Dans ceux de Maddy, on voyait plus de lumière comme une petite fille découvrant sa jumelle secrète. Leurs deux caractères étaient bien distincts et pourtant on sentait bien la similarité entre les deux femmes. D'abord, il y a la soif d'enquête que l'on retrouve tant chez Becky la policière que chez Maddy la journaliste, leur altruisme si on en croit les dires du vieil homme et de « madame Fred ». Suffisamment de similarités pour que Maddy ait envie d'en savoir plus.

Plus tard dans la soirée, les deux jeunes femmes se donnèrent rendez-vous dans une brasserie. Maddy était tellement excitée par cette nouvelle, elle avait déjà en tête le titre de son prochain article « *Ma double vie secrète* ». Becky arriva et n'osait pas poser les questions qui l'avaient tourmentée toute la journée. Maddy commença.

- Alors, ça vous fait quoi ? Je peux vous tutoyer ? C'est comme se vouvoyer soi-même, c'est un peu déroutant..., elle rit timidement.

- Bien sûr, je suis d'accord c'est un peu bizarre, répondit Becky.

- Je n'en reviens pas...

- Comment m'as-tu trouvé ? Tu as dû faire de nombreuses recherches avant de me trouver.
- Eh bien figure-toi que non ! C'est comme si le destin nous avait réunie. Je suis arrivée ici il y a quinze jours et pourtant tout le monde semblait me connaître. N'étant pas une super star je me suis bien doutée que quelque chose clochait. C'est la serveuse du Fabuleux qui m'a donné ton prénom et ton travail.
- C'est dingue...

Les deux jeunes femmes ont échangé sur leurs vies respectives tout au long de la soirée. Maddy publia son premier article trois semaines plus tard, article qui fut un succès. Elles ne passaient plus une semaine sans se voir, Maddy avait présenté Becky à sa famille et ses amis. Les gens du quartier adoraient l'idée que Maddy et Becky étaient finalement deux jumelles que le destin avait décidé de réunir. Evidemment, il n'en était rien, mais cette théorie les faisait rire.

8. Mon sosie

On entend souvent dire qu'on a tous six sosies quelque part dans le monde. Je croyais peu à cette probabilité, jusqu'au jour où j'ai croisé un des miens, à quelques pas de chez moi. Voici l'histoire de cette rencontre inattendue.

C'était une période particulièrement difficile où, en plein divorce, je venais de perdre ma maman. Une épreuve douloureuse pour moi de voir partir celle qui m'avait mis au monde, mais encore plus difficile pour papa, qui perdait l'amour de sa vie. C'étaient des inséparables, des amoureux comme au premier jour et papi°- c'est comme ça que ma fille Marie l'appelait - avait littéralement perdu sa joie de vivre. J'étais son fils unique, et ma fille, 8 ans à l'époque, son unique petit enfant. Le reste de sa famille ? C'était un sujet tabou, papi n'en parlait jamais. C'était un taiseux, qui s'était encore plus enfermé dans le silence depuis le décès de maman. Marie, elle, disait que sa mamie avait rejoint les étoiles, et vivait l'épreuve avec innocence. Mais elle faisait aussi preuve d'une très grande empathie et ressentait bien le fardeau que traînait son grand-père. Elle était la seule qui parvenait encore à le sortir de sa torpeur, par ses seuls rires qui avaient le pouvoir de chasser les nuages sombres qui l'entouraient. Un soir, inquiète au sujet de Papi, elle m'a suggéré une idée : "Pourquoi papi ne viendrait-il pas vivre avec nous ?". Elle avait tout prévu, elle emménagerait dans sa petite salle de jeu et elle laisserait sa grande chambre à la disposition de papi. Je n'ai pas hésité une seconde, j'ai décroché le téléphone et j'ai laissé Marie proposer cette idée géniale à Papi. Je n'ai pas entendu sa réponse, mais j'ai compris immédiatement au sourire sur le visage de Marie, qu'on allait accueillir un nouveau colocataire très bientôt ...

Dès les premiers jours de cohabitation, j'ai retrouvé un peu de vie chez mon papa. Et je sais aussi que sa présence m'a beaucoup aidé à passer l'étape difficile du deuil et du divorce. La maison retrouvait de la joie, nous profitions de chaque moment ensemble, et nous emmenions papi partout. Ainsi, c'est tout naturellement qu'il nous accompagnait désormais dans notre sortie hebdomadaire favorite du dimanche : le marché couvert. Marie aimait plus que tout ce moment de la semaine et faisait du marché un terrain de jeu. Elle aimait aller quémander des chouquettes à la boulangère, chaparder des grains de raisin à l'étale du maraîcher qui faisait semblant de ne pas la voir, ou tapoter sur l'aquarium des étranges araignées de mer. Un de ces dimanches, alors qu'elle m'avait laissé avec papi pour aller explorer les allées comme à son habitude, ses cris déchirèrent soudain le brouhaha ambiant. « Papaaaa ! » résonnait à travers la foule. Mon cœur accéléra alors que je cherchais à la repérer. Je finis par apercevoir son ciré

violet dans une allée adjacente. Paniqué, je me précipitais, suivi de près par papi. En quelques secondes, je l'avais rejointe, la prenant immédiatement dans mes bras. Elle cessait de crier, mais ses petites mains tremblaient toujours. Qu'avait-elle vu pour être dans un tel état ? Son regard écarquillé ne laissait aucun doute : elle avait eu peur. Mais de quoi ? Ou plutôt de qui ? Son index se tendit en direction d'un homme, qui se tenait là, immobile, tout près de nous. Mon souffle se coupa. Cet homme, c'était... moi. Non, c'était impossible ! Pourtant, là, debout, son visage reflétait une même stupeur. Je me retrouvais face à mon portrait craché : le même visage carré, les mêmes yeux verts, les cheveux poivre et sel bouclés, et cette fameuse bosse sur le nez, héritage de papi. Marie venait de croiser mon "jumeau", comme elle l'appelait ensuite. J'étais partagé entre l'amusement et l'étrangeté de la situation. Je me redressai pour m'adresser à lui, et ce fut à cet instant que je réalisai pleinement la bizarrerie de cette rencontre. Nous nous fixions, à la fois surpris et intrigués par cette incroyable ressemblance. Je tendis la main avec un sourire : « Salut ! » Il me la serra, l'air aussi ébahi que moi. « Michel », se présenta-t-il finalement. Nous avons échangé longuement sur nos vies respectives. Il était de trois ans mon aîné et vivait ici depuis toujours. Marie, désormais rassurée, l'avait adopté, jouant avec lui comme elle l'aurait fait avec un membre de la famille. La foule du marché reprenait sa cadence habituelle autour de nous, mais pour nous, le temps semblait suspendu. J'observais cet homme qui me ressemblait tant, fasciné par l'idée qu'un tel sosie puisse vivre si proche depuis si longtemps sans en avoir connaissance. C'était comme si une pièce manquante venait s'ajouter à l'histoire de notre vie. Soudain, l'euphorie fut rapidement éclipsée par une nouvelle inquiétude : Où était passé papi ? J'étais persuadé qu'il m'avait talonné, mais il avait disparu. Je m'excusais auprès de Michel, que je quittais subitement, pour cette fois me mettre en quête de papi. Après quelques minutes de recherche, alors que les allées du marché se vidaient, je devais me rendre à l'évidence, papi n'était plus au marché. C'est à la maison que nous l'avons retrouvé, prostré dans son fauteuil favori, perdu au fin fond de ses pensées. Marie, encore surexcitée par notre rencontre matinale, s'empressait de s'asseoir sur ses genoux pour lui raconter notre incroyable rencontre. J'observais la scène, et je voyais bien que papi n'écoutait pas. Il était physiquement là, mais son esprit était ailleurs. C'était certainement une de ses rechutes de moral dont il pouvait souffrir ces dernières semaines. L'effet positif de son emménagement s'estompait peu à peu et cette journée marquait les prémices de la tragédie à venir...

Les samedis suivants, un nouveau jeu s'était imposé à Marie : trouver Michel au marché couvert. Elle menait l'enquête auprès de ses marchands préférés, mais malgré ses efforts et ses

espoirs, nous ne l'avons jamais revu. Quant à papi, il ne nous accompagnait plus. Il ne sortait presque plus, et même les sourires de Marie devenaient inefficaces. Impuissant, je l'observais s'affaiblir de jour en jour, et son silence se faisait plus lourd. Il ne quittait plus son fauteuil, attendant que les journées passent, me marmonnant parfois qu'il souhaitait rejoindre maman... Et puis un matin d'été, alors que Marie était chez sa maman, il ne se réveilla pas. Ce fut un nouveau choc pour moi, malgré tout ce que je m'étais préparé à vivre. Mon père s'en était allé, me laissant seul avec mes souvenirs. Des semaines qui suivirent, j'ai peu de souvenirs. Je ne me rappelle même plus la manière dont je l'ai annoncé à Marie. Enfermé dans la grisaille, je n'étais plus moi-même. Je me laissais simplement porter par la routine, submergé par les formalités administratives du décès de papa et du divorce qui s'éternisait. Entre les appels, les courriers, et les rendez-vous, je tentais tant bien que mal de garder la tête hors de l'eau. C'est dans ce contexte que j'ai reçu une convocation du notaire pour régler la succession de papi. Rien d'extraordinaire, pensais-je. Nous étions une famille modeste et mes parents n'avaient pas d'économies. De papi, il ne restait que ce vieux fauteuil usé sur lequel il avait passé la majorité de ses derniers jours. Le rendez-vous chez le Notaire était prévu quelques jours plus tard. Ce jour-là, j'avais un peu de retard et quand j'arrivais, l'assistante m'indiquait que maître Fournier et Monsieur JOUFFRE m'attendaient. Ce dernier nom ne me disait rien. Je poussais la porte, et là, en un instant, je compris. Jouffre, c'était Michel, mon sosie. Papi m'avait laissé bien plus qu'un fauteuil en héritage, il avait caché un immense secret. Michel n'était pas un simple sosie, il était... mon frère.

9. Une rentrée parmi tant d'autres

Déjà ma dixième rentrée. Mon dixième emploi du temps. Ma dixième réunion matière.

Comme une éternité et en même temps, un parfum de fugacité et de perpétuel retour. Ce métier, cette odeur, cette lancinante et tout autant fascinante répétition.

Dixième rentrée scolaire en tant que professeure de français dans un établissement que j'avais intégré il y avait de cela exactement cinq années. Peu de nouveautés donc. Pour couronner le tout, l'été avait été maussade, pluvieux et moite. Je n'en avais pas beaucoup profité malgré ce refrain cyclique et mélodique que l'on entend fréquemment, nous, les enseignants, comme une petite mélodie qui se rappelle à nos oreilles : « J'aimerais bien moi aussi avoir deux mois de vacances » ; « Oh ! toi ! tu as le temps d'en profiter, tu ne travailles jamais ! » ; « Mais, tu y retournes de temps en temps, toi, au travail entre deux périodes de farniente ? Ah ! ah ! (Rires agaçants) ».

Bref. Un été pas si reposant que cela car on oublie bien souvent que les professeurs ont aussi des enfants, qui eux-mêmes ne vont pas à l'école car ils sont aussi en vacances. On oublie aussi qu'un prof a certes des vacances, mais.... C'est tout ce qu'il a. Car il n'a pas le salaire qui va avec et ne peut donc pas se permettre de partir pendant toutes ses vacances et, de fait, hors des périodes scolaires (ce qui lui permettrait de bien faire baisser le prix de ses escapades).

J'étais donc restée à la maison, à m'occuper de mes trois enfants (deux filles de 14 ans et un petit de 3 ans, imaginez bien quel type de vacances reposantes j'avais pu passer...)

Me revoici donc, en ce jour de dixième pré-rentrée des professeurs. Tout le monde se dit bonjour, s'apostrophe et se dit qu'il a bonne mine. On se prend un petit café et un croissant et on commence, avec quelques miettes entre les dents, à se demander si l'on est d'attaque pour cette année scolaire comme s'il s'agissait de partir en guerre ou de conquérir un territoire, ce qui pourrait parfois être vraiment une expression appropriée. Je croise le professeur de sport (pardon, d'Education Physique et Sportive), qui me signifie que cela fait toujours plaisir lorsqu'on rencontre un collègue sur son lieu de vacances, que ce dernier lui dise bonjour.

- Ah ! Mais tu as croisé qui pendant les vacances ? Personne n'aime rencontrer des collègues sur son lieu de vacances, lui dis-je en esquissant un sourire, et on aime encore moins rencontrer des élèves (ce qui, notons-le, arrive tout le temps ! La probabilité de croiser un élève sur le rebord d'une piscine, à l'autre bout de la planète, dans un maillot de bain qui te serre à tel point que tu ressembles à un gigot d'agneau prêt à être enfourné est quasi nulle et pourtant... tu peux

être sûre que cela t'arrive au moins une année sur deux.) Mais bon, même dans ces cas-là, on fait à minima un signe de tête. Qui a osé t'ignorer ?

- Toi.

J'eus un moment d'hésitation et j'ai passé en revue toutes mes vacances : des lieux les plus improbables où je m'étais rendue (comme le quartier chinois pour aller chercher des nems pour ma belle-mère à la recherche d'exotisme entre deux voyages à la campagne) aux destinations incroyables que j'avais visitées au mois de juillet, à savoir le lieu de vacances le plus fou : Melun pour aller rendre visite à ma belle-sœur qui y avait monté une piscine boudin gigantesque pour les enfants entre deux averses. Bref. Aucun souvenir d'un échange de regard, d'un hochement de tête de ma part ou d'une attitude volontairement ignorante.

Je repris le fil de la conversation et essayais de noyer une justification imaginaire au fin fond d'un souvenir teinté d'un oubli involontaire. Un acte manqué ? Un vrai déni ? Je n'en avais plus aucune idée mais je restais perplexe car cela ne me ressemblait pas. J'avais beau aimer couper le fil du travail pendant les vacances (activité qui m'a pris beaucoup de temps à mettre en place car un enseignant ne cesse jamais vraiment de penser « progression, lecture cursive et documents annexes à mettre en place »), j'étais sûre de ne pas être le genre de personne à détourner la tête, surtout qu'en plus, je l'aimais bien, moi, ce prof de sport (pardon, d'EPS) : il me faisait souvent rire.

Je l'ai laissé là. Et je suis partie raconter mes non-vacances à un autre collègue qui me demandait si j'étais d'attaque pour la rentrée...

Quelques jours plus tard avait lieu la traditionnelle réunion de rentrée parents-professeurs. Un exercice particulier qui consiste à passer devant un public de parents assis dans une classe, à la place de leurs enfants, et à exposer pendant moins de cinq minutes, un programme et des attentes que même un ministre de l'Éducation nationale aurait mis plus de temps à pondre. Je m'attendais aux sempiternelles mêmes questions. Bien qu'ayant montré aux élèves de quel cahier d'exercices ils auraient besoin, après en avoir fait une photo, l'avoir postée sur le site de communication (école directe pour nous), en avoir noté référence et ISBN, bref, tout ce qui était en mon possible sauf de l'avoir acheté à la place des parents, je m'attendais à la même question : « Est-ce que ce cahier est le bon ? », « Je n'ai pas trouvé l'édition 2024 avec la couverture verte mais celle de 1990 avec la couverture rouge, ça va quand même ? ». J'étais prête. Prête à expliquer qu'en Français, on ferait des dictées. Que oui, l'orthographe, ça comptait. Qu'effectivement, il me serait difficile de ne pas compter les fautes d'accords ou

d'orthographe à un élève qui avait un aménagement particulier et pour qui il était stipulé : « ne pas pénaliser le soin et l'orthographe ». Cela semblait difficile à comprendre qu'en Français, pénaliser l'orthographe, ben c'est... comment dire ? l'essence même de mon travail. Mais bon. J'étais prête à expliquer, réexpliquer, donner des informations et tout cela, avec le sourire, pour ne pas faire mauvaise impression (car au fond, on le sait tous que le gros de l'exercice ne consiste qu'à montrer notre tête, afin que les parents soient rassurés sur le fait que nous ne soyons pas des tortionnaires). Un vrai exercice, vous dis-je. Quand on pense que le plus pénible dans le métier d'enseignant, ce n'est pas de gérer les élèves, mais bien leurs parents.

Je venais donc de finir ma mini-présentation, mon TP d'exercices entre les mains, lorsque je me suis aperçue que certains parents parlaient entre eux en me lançant des regards en biais. « Des questions ? » demandais-je. Une maman placée au fond de la classe, adossée à un mur, debout par manque de place, a levé la main. « Cela ne va-t-il pas faire trop d'un coup, de gérer plusieurs matières en même temps ? ». Plusieurs matières ? Je restais perplexe mais l'essentiel de mon métier consistant au déchiffrement de questions, qu'elles soient issues des parents mais surtout des élèves, je fis un effort de reformulation : « Vous voulez parler de la grammaire, de la conjugaison et de la littérature en général ? » « Non. Je veux parler des mathématiques et du français », me répondit-elle d'un air de profond dédain. Encore un parent qui n'avait rien compris (je ne vous parle même pas des parents qui ne se rendent pas compte qu'ils se sont trompés de numéro de classe ou de niveaux pendant ces fameuses réunions). « Ah, répondis-je, il doit y avoir erreur, moi je ne m'occupe que du français, et cela fait déjà beaucoup de travail par les temps qui courent, fis-je en esquissant un sourire qui se voulait engageant et bienveillant. Je vis à ce moment précis, quelques sourires sur les visages des parents amusés. Je crus que ma réponse ironique avait fait mouche et que mon sens de l'humour avait fait bonne impression. Le temps était imparti. Un autre enseignant attendait son tour derrière la porte. Je saluai et partis.

Vendredi matin. Dernier jour de la semaine. Le rythme était difficile à reprendre mais j'étais heureuse de la composition de mes classes. Les élèves étaient réceptifs et volontaires. J'aimais voir dans leurs yeux cette petite étincelle lorsque je leur expliquais une notion grammaticale et qu'ils venaient de la comprendre. Comme une micro-lueur. Ils étaient drôles, ces collégiens. Je les aimais bien. Travailler avec eux me donnait toujours autant de plaisir. J'avais la chance d'enseigner dans un bon établissement dont le niveau n'était pas toujours au top, mais dans lequel les enfants travaillaient avec beaucoup de volontarisme et de respect. J'arrivais donc en

classe de 4^e3. Je restais sur le seuil de la porte, attendant que tous aient sorti leurs affaires sur leur bureau et attendent mon ordre de s'asseoir. Je leur dis bonjour et leur demandais de prendre place.

- Qu'avions-nous à faire pour aujourd'hui ?, leur demandais-je pour les remettre dans le cours.

– Exercices 4 et 5 page 126 du manuel, Madame.

J'eus un moment d'hésitation. Je ne me souvenais pas d'avoir donné des exercices. Pire encore, je n'avais pas de manuel en français. Je jetai un rapide coup d'œil sur les bureaux et vis cahiers et manuel de mathématiques. J'hésitai entre faire preuve d'autorité et leur demander de suivre un peu car ils étaient en cours de français, ou lancer une petite réflexion moralisatrice sur le fait que suivre en cours, c'était déjà participer à plus de la moitié de sa réussite scolaire.

Laura levait la main et me fit un petit signe de la tête me désignant le bureau du professeur. Sur la table, se trouvaient là un manuel de mathématiques, une équerre géante ainsi qu'un rapporteur pour tracer des lignes au tableau. Je commençais à bouillir de l'intérieur. Quel élève avait eu l'idée saugrenue de disposer sur mon bureau des affaires de mathématiques tout en sachant pertinemment que j'allais arriver et que les maths n'étaient pas ma matière de prédilection (je faisais souvent la réflexion en classe aux élèves qu'ils pouvaient me poser toutes les questions qu'ils le désiraient sur la langue française car c'était ma spécialité, pas comme les mathématiques, beaucoup moins importants que la langue, bien évidemment !). Ils savaient que les mathématiques avaient été pour moi un véritable traumatisme lorsque j'étais collégienne, puis plus tard, lycéenne. Qui avait bien pu penser que cette blague serait innocente ? De plus, ils faisaient preuve d'une vraie cohésion de groupe. Pas un ne cillait : ils avaient bien tous leurs affaires de maths sur leur table. Devais-je m'énervier, crier, protester ? J'optais pour la confusion générale et involontaire, apaisant les tensions et sans réprobation particulière.

« Bien, repris-je. Je pense que vous avez confondu avec votre cours d'après. Rangez vos affaires de maths, sortez le classeur de français. La dernière fois, nous avons parlé de l'utilisation des figures de style dans le poème de Marceline Desbordes-Valmore "N'écris pas", qui soulignaient son injonction à son amant de faire comme si elle n'existait plus. Lui demander de ne pas écrire pour qu'il ne se rappelle pas à son souvenir. Comme si elle se parlait à elle-même voire à son double imaginaire ». Les élèves s'exécutèrent. Heureusement que je travaillais dans un établissement dans lequel les élèves étaient plutôt disciplinés et nous continuâmes notre cours de français sur la poésie lyrique sans heurts particuliers. A la fin de

l'heure, Théo vint à mon bureau. « Madame ? On les corrigera quand les exercices de maths ? ».

Encore un qui n'avait rien suivi à ce que j'avais expliqué pendant une heure.

Encore un peu perplexe par le manque de rigueur et de respect dont je venais d'être l'objet, je me dirigeai vers la salle des professeurs qui se trouvait au rez-de-chaussée. En posant mon sac sur le bureau immense de la salle de travail, je croisais Jeanne, la prof d'arts plastiques. Jeanne était toujours enjouée et ravie de communiquer. Elle vint me saluer et me dis avec une légère tape sur les épaules : « Bravo pour ton concours ! ». Le concours, mais quel concours ? Cela faisait déjà cinq ans que j'étais titulaire de lettres modernes. Je ne savais pas de quoi elle parlait. Elle me regarda la fixer, puis jeta un œil par-dessus mon épaule. « Double certification ! et dans deux matières imposantes et tellement différentes qui plus est ! Bravo. Je serai bien incapable d'en faire autant et de me rajouter tout ce travail. Bon après-midi à toi ! A demain ! » Mouais. Bon. Jeanne était toujours perchée. Pas de quoi en faire toute une histoire mais cela commençait tout de même à me préoccuper.

J'allais à mon casier qui se trouvait dans la pièce adjacente, sortis mes photocopies pour le cours de 6^e1 sur « La figure du monstre dans les contes » et retournai dans la salle de travail, en proie à des interrogations personnelles. C'est alors que je la vis. Adossée à la photocopieuse, elle avait entre ses mains une pile d'exercices géométriques, et parlait avec Richard, un professeur de mathématiques agrégé et très sûr de lui. Elle était aussi grande que moi (1m78, difficile de passer inaperçue), ses cheveux étaient un peu plus bouclés que les miens mais cela ne se voyait pas vraiment du premier coup. Elle portait un Trench Coat très similaire au mien. Même coupe de cheveux, même couleur, même corpulence. Ses sourcils n'étaient pas épilés contrairement aux miens. Mais ce qui me bouscula complètement fut ce rire. Son rire. Mon rire. Reconnaissable entre beaucoup. Un rire rauque et sonore. Un rire tellement communicatif qu'il en était devenu ma marque à moi, mon signe de reconnaissance absolu. Je l'avais en face de moi. Et ce n'était pas moi. La confusion était totale. Elle me vit, immobile, dans l'encablure de la porte séparant les deux pièces. Elle me lança un regard qui se voulait amical mais je vis dans ses yeux, qu'il n'en était rien. Richard se retourna et me dit : « Eh, Jessica ! Tu connais notre nouvelle collègue de mathématiques ? Elle vient remplacer Louis qui est tombé malade le jour de la pré-rentree. C'est drôle, car son prénom finit aussi par un A : Rebecca je te présente ta collègue de français : ton « double-matière » en quelque sorte. L'alter ego des maths, le Ying et le Yang, Tic et Tac » fit-il en riant.

Elle me fixait. Je la regardai droit dans les yeux. Et apparut dans ma tête, en à peine quelques secondes, une anagramme en six lettres, digne de Guillaume Apollinaire : ACERBE REBECA

10. L'Etreinte

Minuit dix, jeudi soir, cours de théâtre, boire un verre, fatiguée...

Ce soir encore, il m'a été difficile de ne pas penser à l'appartement. Pourtant, le cours était captivant. J'en oubliai presque la douleur. Les consignes de l'exercice étaient simples : faire un groupe de deux et imaginer que la personne en face de nous représente notre peur, ou bien l'une de nos peurs. Simple, oui. De quoi ai-je peur ? Rien ne me vient. Vraiment rien.

Est-ce que j'ai peur de mourir ? Ça semble être une peur rationnelle. Elle pourrait être la mienne, même si peu originale. Je parlais donc avec la mort. Elle n'était pas bavarde. A la fin de l'exercice il fallait serrer notre peur dans nos bras.

Je pris donc la mort dans mes bras. Je ressentis un froid inexplicable m'envahir. Une sensation étrange mais presque familière.

Après ça, nous sommes allés boire un verre. Une bière, deux bières... peut-être plus. Laura et Matthieu sont de plus en plus proches. En un regard, je compris que ce soir, elle ne souhaitait pas que je reste dormir chez elle. D'accord. Pas ce soir. Mais qu'allait-il se passer ce soir ? Pourquoi ai-je eu cette impression de suffocation dès que je l'ai compris ? Ce soir, il faut rentrer.

Je quittai le bar en silence. La rue était bruyante, mais les sons ne parvenaient pas jusqu'à moi. Je me sentais comme immergée dans un océan infini. J'arrivai au métro. Le quai était bondé, comme souvent. Les gens me bousculent... ou bien est-ce moi qui les bouscule ? Impossible de discerner la réalité dans cette marée humaine. Le temps passe. Y a-t-il un problème sur les voies ? J'attends. Lumière éblouissante, vitesse terrifiante. Le grondement des rails emplît mes oreilles. Il est là. D'un coup sec, il ralentit comme s'il avait heurté quelque chose d'invisible, une barrière que personne d'autre ne semblait percevoir. Les portes s'ouvrent. J'entre. Personne à l'intérieur. Étrange... Est-ce qu'il n'y avait du monde qu'à cet arrêt ? Je me retourne et réalise que je suis la seule à être montée dans la rame. L'alarme retentit, annonçant la fermeture des portes. Quelque chose cloche. Que se passe-t-il ? Je ne comprends pas. Est-ce que mon esprit me joue des tours ? Ai-je bu plus que d'ordinaire ?

Je m'assois, mais je ne sens rien. Je ne ressens pas la vibration du sol du métro en route, ni la froideur des sièges en plastique. Je ne ressens pas mon propre corps. Je l'analyse un instant. Il semble guéri. Pas la moindre ecchymose, pas la moindre douleur. Mais à l'intérieur de moi, un

tumulte, je me noie toujours. Les stations défilent en même temps que l'oxygène s'échappe de mon corps. Terminus. Je sors... mais je ne suis pas seule. Quelqu'un, ou quelque chose, me suit. J'aurai pourtant juré qu'il n'y avait personne d'autre que moi dans le métro. Je continue mon chemin. Les rues sont désertes. Même le vent semble s'être évanoui abandonnant les arbres à leur immobilité. Le silence est lourd, écrasant, comme si le monde entier retenait son souffle, suspendu dans une attente mortelle. Mais non, il y a cette personne. Si du moins ça en est une. Je l'entends. Ses pas résonnent avec précision. Pourtant, ils paraissent lointains.

Pourquoi me suit-elle encore ? Est-ce vraiment elle qui me suit ? Ou bien moi qui la pourchasse ? Sept minutes à pied, je serai bientôt à cette porte. Sept minutes, c'est rapide. Le chemin s'allonge. La nuit semble dévorer toute lumière. Elle est plus noire que jamais. Je suis presque sûre qu'il y avait des lampadaires ici. Mes pas ralentissent. Derrière moi, les siens s'accélèrent. Elle court, mais ne m'atteint jamais.

La porte de l'immeuble s'éclaire à mon arrivée. Cette porte massive. Il n'y a rien autour, juste la porte. La personne derrière moi semble s'être arrêtée. Elle est toute proche maintenant. Je pourrai presque sentir son souffle dans mon cou. S'il y en avait un...

Soudain, un frisson glacial parcourt mon dos, suivi de la sensation d'une main invisible se posant sur mon épaule. Son poids était infime, presque imperceptible mais il m'enchainait sur place. Je restai figée, incapable de respirer. Puis, lentement, j'acceptai son invitation. Je me retournai vers elle ou...vers moi ? Mais est-ce vraiment moi ? J'ai l'impression de me retrouver face à mon propre reflet. Ses yeux vides, sa peau livide, ses cheveux ternes, ses mouvements las... tout était mien. Est-ce que c'est ce que je suis, maintenant ?

A la seule différence qu'aucune vie n'émanait de cette personne. Pourquoi a-t-elle mes traits ? Cette vision me terrifie. Je tente de courir, mais c'est inutile je suis comme pétrifiée face à cette apparition.

Ses bras commencent une lente ascension, chaque geste alourdi par une gravité invisible. Ils s'arrêtent à hauteur d'épaule comme pour m'offrir une étreinte. Vraiment ? Comment accepter une étreinte de la part d'un être aussi terrifiant ?

C'est alors que je remarque quelque chose : la porte. Elle est là. Massive, impénétrable. Mes jambes refusent de bouger. Et cette silhouette, me fixant toujours, un poids oppressant dans l'obscurité. Comme si de son regard vide elle était capable de pénétrer en moi. Je compris que

je n'avais que deux choix : franchir la porte, rentrer, ou bien accepter l'étreinte de cet être. Alors, sans plus d'hésitation, je l'acceptai. Cette étreinte dont je compris la nature au moment de m'y plongeai. L'étreinte avec la mort.

Elle était glaciale. Tout autour de moi se diluait, mes sens s'effaçaient. Était-ce ça dont j'avais peur ? Ai-je peur à cet instant ? Elle me submerge. Chaque seconde, ma volonté s'effrite, comme du sable emporté par le vent. Ma lutte n'est qu'un vestige de moi-même, une illusion. Et dans ses bras glacés, je me sens disparaître, comme si l'existence même n'avait jamais été réelle.

11. La copie de l'originale

Tous les mercredis, nous nous retrouvons, Olympe et moi. Nous avons décrété le jour des enfants comme le nôtre, peut-être en souvenir de quand nous étions des êtres insoucians, bien que nous ne nous connaissions pas à ce moment-là.

Olympe lit des articles sur son ordinateur pendant que je fais des fleurs en paperolles.

- Tiens ? Ils vont adapter en film “l’Originale”, ils cherchent une actrice pour le rôle principal, me dit-elle subitement.
- ”L’originale” ?
- Bah oui, tu sais, le roman de Virgil Cloix.
- Jamais entendu parler de cet homme.
- Attends, c’est comme si tu me disais que tu ne connaissais pas Hugo ou Molière.
- Eux, je les connais.
- Demande à tes parents, tu as le même prénom que l’héroïne quand même.
- Ah.

Olympe me résume l’histoire sans que je n’y prête vraiment attention.

Que vais-je faire de ma vie ? Je viens de finir mes études et je ne me vois pas travailler chez le fleuriste toute ma vie. Je les préfère dans les champs, moi, les fleurs : pas coupées, teintées ou saucissonnées. Un champ dans lequel coulerait une rivière, au bord de laquelle j’aurais mon moulin, pour faire du papier, comme j’en ai toujours rêvé. Une fois les plantes sèches, juste avant qu’elles ne libèrent leurs graines, j’irais en récolter quelques-unes pour les mettre dans mon “papier à planter” pour le jardin. Je plierais les grandes feuilles pour faire des abat-jours et avec la dentelle de papier je ferais des rideaux et pourquoi pas même... des vêtements !

- Comme toi, elle a une drôle de passion pour le papier : elle essaye de se construire une maison avec ! Bref une originale...
- Contente d’apprendre que je suis une originale, je réponds ironiquement.
- Ne boude pas pour si peu ! Je me disais juste que tu pourrais passer le casting pour le rôle principal.
- Je n’ai jamais joué de rôle et je ne connais même pas l’histoire !

- Tu n'as pas besoin de "jouer" vu que tu es pareille qu'elle et pour l'histoire... bah c'est presque ta vie, et elle, tu la connais ! Allez, ça peut être drôle..., insiste-t-elle.

- Quand ont lieu les auditions ?

- Mercredi prochain...

Le mercredi suivant je suis sur une chaise pliante à attendre pour passer le casting. Olympe est assise à côté de moi, évidemment, on est mercredi. Je ne me suis pas préparée, s'il s'agit de mon histoire qu'y a-t-il à préparer ? Je me rappelle ce relieur à qui j'avais donné mon livre à réparer, j'étais une vraie tornade à l'époque... Comment ai-je réussi à brûler ce qui me tenait tant à cœur ? Et cette fois où je dessinais au musée d'Orsay sur mon échantillon de papier calque nacré ! Je l'avais pris dans ce magasin de papier pour les professionnels et les étudiants, près de la BNF... je ne rappelle plus du nom. L'échantillon effet bois m'avait conquise. C'est vrai que j'aime BEAUCOUP le papier, et tu vas voir que dans la scène qu'ils auront choisie pour l'entretien il ne sera même pas évoqué.

Quand vient mon tour, Olympe me pousse jusqu'à la porte et disparaît.

- Bonjour Madame, bonjour Monsieur.

- Bonjour ! Vous avez le même nom que le personnage principal à ce que je vois.

- Oui, et la même vie qu'elle selon mon amie.

- Ce serait une coïncidence incroyable, que faites-vous actuellement ?

J'explique que je viens de finir mes études et que je travaille en tant que fleuriste pour l'instant, mais j'aspire à une carrière de fabricant de papier et quelques folies dans le domaine. Ils se regardent moqueurs en me disant qu'il en faudra plus pour les convaincre que JE suis ELLE.

- Je n'ai pas lu le livre vous savez, j'ai découvert son existence la semaine dernière, je rétorque

- Oui, oui, dans ce cas montrez-nous comment vous interprétez la scène où elle apprend qu'une pièce de théâtre sur elle va sortir.

Je lis rapidement la feuille : c'est ce qu'il s'est passé avec Olympe la semaine dernière mais au lieu d'un film, c'est une pièce de théâtre...

Je sors de l'entretien sans voix, j'ai été recalée, je m'y attendais, en revanche qu'un personnage fictif soit moi et même plus vieux d'au moins un siècle...

Finalement, c'est un mercredi comme les autres et cette fois nous sommes chez Olympe. Je regarde sa bibliothèque qui sert plus de fourre-tout où l'on distingue à peine les livres.

- Alors, il est où ce fameux livre ?

- Tu veux bien le lire finalement ?, me répond-t-elle tout enjouée.

- Peux être que je pourrais y retrouver la nostalgie de mon passé et lever le voile sur mon futur ?, je rétorque amusée.

Olympe me tend l'ouvrage à deux mains.

- Tous les mercredis, nous nous retrouvons, Olympe et moi. Nous avons décrété le jour des enfants comme le nôtre, peut-être en souvenir de quand nous étions des êtres insoucians..., je commence à voix haute

- C'est vraiment comme ça qu'il commence ?!

- Non, je rigole, c'est la page 127. Et ce n'est pas ton nom de marqué, mais "mon âme sœur".

- C'est vrai que le seul nom que l'on connaît c'est celui du protagoniste, m'assure Olympe.

J'ouvre la première page :

Avant de commencer cette histoire, il faut que je vous présente Sophie, une petite fille qui ne tient pas en place, qui ravage tout sur son passage. Le seul qui lui résiste est son robinier : il a commencé à pousser le jour de sa naissance. L'arbuste prend ses racines dans un livre, un vieil ouvrage de planches naturalistes. A force de le prendre toujours avec elle, le recueil de Sophie se détériore et petit à petit, le robinier dépérit. L'enfant répare l'ouvrage-réceptacle au fur et à mesure avec du ruban adhésif, le pire des carnages.

Un soir en rentrant chez elle, la fillette découvre par hasard un atelier de reliure...

Effectivement, dès le début, la ressemblance est troublante...

12. TwinMake : La Réintégration

Elle était là. Assise au café. Je l'ai aperçue de dos, mais impossible de ne pas la reconnaître. Grande, brune aux cheveux longs. Elle portait une robe bordeaux et des bottines à talons hauts. À côté d'elle, sur la chaise, son sac à main. Une petite Furla bien choisie. Je marchais vers elle, le cœur battant. Comment ça allait se passer ? Est-ce qu'elle allait me reconnaître ? J'ai pris une grande inspiration et j'ai dit bonjour. Et là, surprise. C'était vraiment elle.

- Bonjour ! Je suis ravie qu'on se rencontre enfin. Depuis le temps, a-t-elle dit avec un grand sourire.

- Alors je ne sais pas trop quoi te dire, ai-je bafouillé. Euh, peut-être parle-moi de ta vie. Tu fais quoi ?

- Je suis designer chez Furla.

- Ah, ça explique ton bon goût pour les sacs ! J'ai rigolé.

- Oui, c'est l'avantage de mon travail. J'ai un super job, et en plus, ça paie bien. Je voyage toute l'année. L'île Maurice, les Maldives, les Canaries, j'adore. Ah, mon préféré, c'est la République dominicaine. Si tu voyais la beauté des plages et l'eau, toute cristalline. Magnifique.

- Wow, tu vis le rêve ! Tu as de la famille en France ?

- Oui, je viens de Bordeaux. Ils sont tous là-bas. J'ai un frère avec moi à Paris. C'est trop cool, on se voit souvent.

Je me suis sentie mal. Elle avait tout ce dont j'avais rêvé. Concentre-toi, allez, positive attitude !

- Mais si tu veux, tu peux venir faire un week-end à Bordeaux. On ira en voiture, c'est plus sympa.

- Avec plaisir. Je connais un peu, d'ailleurs. J'ai fait mes études là-bas. C'est une jolie ville, mais ça me rappelle beaucoup de souvenirs.

- Génial ! Je ne savais pas. Je te referai un tour. On ne sait jamais, tu n'as peut-être pas tout vu.

Elle a continué à parler. Elle m'a expliqué qu'elle n'avait ni mari, ni enfant, mais que c'est la liberté qui l'attirait. Avec ses voyages, elle rencontrait beaucoup de gens, toujours intéressants. Du sable blanc et des cocktails à la main, c'était ça son quotidien.

- Et toi alors ? Raconte-moi !

- Bah, moi, je travaille en tant qu'UX designer. Enfin là, c'est plus un poste qui concentre plusieurs tâches.

- Et tes collègues ?

- Mes collègues sont gentils. Là, je me concentre sur mon bébé et mon mari. Le boulot est passé au second plan.

- Oh, félicitations ! Elle a souri, et j'ai presque vu des larmes dans ses yeux. J'admire tellement les mamans. C'est très courageux et, de ce que je sais, très fatigant.

- Oui, je suis fatiguée, mais je n'ai jamais été aussi heureuse de ma vie. J'ai serré ma mâchoire pour retenir mes larmes. Ok, comment ça se passe alors, tout ça ?

Avec elle, on s'était trouvé sur la nouvelle application TwinMake. L'IA s'était tellement développée qu'elle pouvait trouver la personne qui te ressemble le plus physiquement et organiser une rencontre. J'avais vu une pub sur TikTok et, vu que c'était gratuit, j'ai essayé. Comme ça, l'IA nous a fait nous rencontrer. L'appli cartonnait en ce moment, tout Paris était rempli de pubs avec des photos de sosies. Threads, c'était plus à la mode. Maintenant, tout le monde voulait voir son sosie, surtout pour prendre une photo et la mettre sur les réseaux. Je suis cette vlogueuse, Audrey. Elle essaie tous les nouveaux trends. Là où il y a des vues, elle y est. Bon, j'avoue que je regarde aussi. Dans sa dernière vidéo, elle rencontrait son sosie. J'ai vite téléchargé l'appli et je me suis inscrite dans le RER, sur le chemin du boulot.

Et nous voilà.

- Tu veux aller déjeuner après ?, m'a demandé mon sosie.

- Oh non. Je dois rentrer à la maison. Tu sais, je culpabilise déjà d'être sortie. Quand je laisse mon bébé, ça me fait mal au cœur.

- À ce point ? Tu n'as pas des moments pour toi ? Elle semblait très étonnée, voire choquée.

- Oui, je sais qu'il faut que je trouve des moments pour moi, mais c'est encore difficile.

- Ah, tu vois, c'est pour ça que j'aime ma liberté. Je peux faire ce que je veux, quand je veux, et avec qui je veux.

- On est différentes, au final, j'ai dit.

- Oh, s'il te plaît, ne me dis pas que tu veux échanger de vie comme dans le film « À nous quatre ».

- Non, non, pas du tout. La vie n'est pas un film.

J'ai jeté un œil à ma montre : 16h20.

- Bon, je vais y aller. C'était bien de te rencontrer.

- On remet ça, d'accord ? Elle a souri et s'est levée pour payer l'addition.

Je suis sortie du café, toujours troublée par cette rencontre. En marchant, j'ai ouvert à nouveau TwinMake, par réflexe, juste pour voir si d'autres notifications étaient apparues.

L'écran est devenu noir une seconde, puis un message est apparu en lettres blanches :

"Réinitialisation en cours..."

Mon cœur s'est serré. Quoi ? Réinitialisation de quoi ? Avant que je ne puisse réfléchir davantage, un bruit sourd a résonné dans mes écouteurs – un vrombissement étrange, comme si l'appareil se recalait sur une fréquence inconnue.

Et puis, la voix.

"Nous avons bien noté votre premier contact. Préparez-vous pour l'intégration complète."

J'ai retiré mes écouteurs. Arrête, je deviens folle. Ce n'est qu'une application.

Arrivée à la maison, j'ai repensé à cette rencontre. Tellement bizarre, non seulement elle me ressemblait, mais aussi sa vie était pile ce que je voulais à l'époque, quand j'étais plus jeune.

Je dois supprimer cette application maintenant, de toute façon, j'ai déjà rencontré mon sosie.

J'ai entendu un bip. Mon téléphone s'est allumé – un message est apparu sur l'écran : "Vous avez réussi la première étape de TwinMake. Nous allons procéder à la prochaine étape, selon nos conditions générales."

Quoi ?! Trop bizarre ! Allez, de toute façon, je supprime, c'est terminé.

Je suis restée appuyée sur l'icône, mais le bouton "supprimer" avait disparu. Un nouveau message est apparu :

« Vous ne pouvez pas supprimer cette application avant la fin du cycle complet. »

Mais n'importe quoi. Quel cycle ? J'ai commencé à ressentir la chaleur monter sur mon visage.

Soudain, une nouvelle notification a surgi :

« Réintégration de votre sosie en cours. Restez en place pour éviter les erreurs de synchronisation. »

Je ne comprenais plus rien. J'allais appeler mon mari quand soudain, tout autour de moi est devenu flou, comme si le monde se désagrégeait. Les couleurs ont fondu les unes dans les autres, et avant que je ne puisse réagir, je me suis retrouvée à nouveau dans le café, seule.

J'ai jeté un coup d'œil derrière moi, et c'est là que je l'ai vue. Elle était de retour, marchant droit vers moi, avec exactement les mêmes vêtements, exactement le même sourire.

Qu'est-ce qui se passe ? Je ne comprenais plus rien. J'ai ouvert l'application, un nouveau message est apparu :

« Voulez-vous switcher de place avec votre sosie ? »

Oh, mais pourquoi j'ai téléchargé ce truc ? J'ai regretté mille fois ce moment où j'ai vu cette influenceuse tester TwinMake.

Elle s'est arrêtée devant moi, son sourire mécanique s'étirant alors qu'elle a tendu la main vers moi.

Viens, reprends ta liberté, m'a-t-elle dit en tendant sa main.

J'ai reculé d'un pas, mon esprit tourbillonnant entre le rêve et la réalité. La sensation que quelque chose m'échappait, que cette rencontre n'avait rien de naturel, est devenue oppressante. J'ai cligné des yeux. Tout semblait étrangement normal, mais j'ai senti une lourdeur, une présence. J'ai regardé mon téléphone posé sur la table. TwinMake était toujours ouverte, mais toutes mes données avaient disparu. À leur place, un message s'est affiché sur l'écran :

« Simulation terminée. Félicitations, vous avez terminé un cycle complet. Voulez-vous recommencer ? »

Je suis restée figée, mon souffle suspendu. C'était une simulation ? Et si toute cette rencontre n'avait été qu'une illusion ? Je me suis appuyée contre le dossier de ma chaise, essayant de remettre mes pensées en ordre. Le serveur est passé à côté de moi, me demandant si je voulais un autre café. J'ai hoché la tête, distraite, sans vraiment le regarder.

Je me suis remémorée sa vie, libre et sans attaches. Une vie que j'aurais pu avoir si j'avais fait d'autres choix. Un instant, l'envie de tout recommencer m'a envahie. Et si j'avais pris une autre route ? Si je n'avais pas choisi cette vie ? J'aurais pu voyager, explorer, vivre une aventure après l'autre, sans responsabilités, sans contraintes.

Mais j'ai réalisé soudain qu'il y avait une raison pour laquelle j'étais ici, maintenant. Cette "simulation", ce jeu mental que l'application m'avait imposé, m'a montrée une vérité simple mais profonde. Ce n'était pas la liberté ou l'aventure qui me manquaient. Ce n'était pas une autre vie que je désirais. C'était cette vie, la mienne, qui me comblait, même dans ses moments

les plus ternes. Cette vie où tu te lèves à 6h, tu mets une heure pour aller au travail, mais aussi où tu sais que les meilleurs jours vont arriver, et que c'est ton choix.

J'ai pensé à mon mari, à notre bébé, à notre routine parfois fatigante. Et je me suis surprise à sourire. J'aime cette vie. Elle est loin d'être parfaite, mais elle est faite de ces petits moments que je chéris. Les rires de mon enfant, les moments simples avec mon mari, les dîners en famille, les discussions à bâtons rompus. C'est ça qui compte.

J'ai pris une profonde inspiration, posant mon téléphone sur la table. Je n'ai pas besoin de chercher ailleurs, de me demander constamment "et si". J'ai choisi ce chemin, et chaque pas m'a menée ici, à ce bonheur discret mais sincère.

Quand le serveur est revenu avec mon café, je l'ai remercié avec un sourire. Je me suis levée, prête à retrouver ma réalité, celle qui, malgré tout, me donnait ce sentiment d'appartenance. J'ai fermé l'application TwinMake d'un geste sûr, décidée à ne plus laisser cette illusion me troubler. C'était la dernière fois que je m'y aventurais.

Et tandis que je sortais du café, le soleil brillait un peu plus fort. Et là, à la table tout au fond, j'ai aperçu un sourire – une belle brune avec une robe couleur bordeaux...

13. Jacques Hocir

La ressemblance était bluffante, il fallait bien l'admettre - et même plus que cela. Leurs deux visages étaient identiques au point de l'interchangeable - mêmes yeux en amande, même bouche aux lèvres fines, même nez légèrement protubérant. Pire encore, ils allaient jusqu'à afficher une expression identique : déjà similaires dans leurs composantes, les deux visages semblaient en outre *habités* de la même manière.

Comment cet autre pouvait-il être lui-même à ce point ?

Il l'examina en détail, plus qu'il ne s'était jamais examiné lui-même dans un miroir. A la recherche de dissemblances, de défauts auxquels se raccrocher. Il voulut se rassurer qu'il conservait, malgré les apparences, encore suffisamment de singularité pour ne pas être confondu (*intervi* !!!) avec le visage qui lui faisait face, et qui le dévisageait, maintenant légèrement amusé.

Comme si ce double avait une longueur d'avance sur lui, savait qu'il allait devoir en passer par là - l'incrédulité, les vérifications multiples, peut être aussi le rejet avant d'en arriver, enfin, au stade où lui même l'attendait depuis le début : l'acceptation de leur parfaite similarité.

Jacques Hocir se débattait encore, cherchait à prendre l'autre *en faute*, de n'être pas exactement à son image. En vain : il était face à son sosie parfait, implacable.

Un frisson le parcourut et il referma brutalement l'écran de l'ordinateur portable, envoyant ainsi sans ménagement le visage de son double numérique s'abattre contre le clavier - rien un instant. Il avait besoin de se ressaisir, de respirer.

Il soupçonna que son double, coincé entre l'écran et le clavier, arborait toujours ce même air compatissant et légèrement amusé.

« Cela fait presque cinq minutes maintenant - ne pensez vous pas qu'il faudrait aller voir ? Ou alors juste toquer ? »

Les deux ingénieurs de chez *TelQuel* échangèrent un coup d'oeil, pour déterminer lequel se chargerait d'apaiser Mme Hocir. Le plus jeune fut le premier à céder, et s'exécuta de mauvaise grâce, tandis que son collègue célébrait sa victoire en piochant à nouveau un biscuit dans la boîte de métal posée entre eux sur la table basse du salon.

Cinq minutes, il n'y avait là rien d'alarmant, il faudrait attendre au moins encore autant, le temps que M. Hocir découvre, et apprivoise son double - il fallait être compréhensif et patient, c'était tout le processus d'acceptation qui se jouait, avec ses différentes phases - peut-être souhaiterait-elle qu'ils relisent ensemble la brochure à ce sujet ? l'incrédulité, les multiples vérifications, peut-être le rejet et enfin finalement l'acceptation, mais, non merci, elle connaissait tout cela par coeur.

Les mains nouées sur ses genoux serrés, elle se plongeait dans la contemplation de la porte désespérément muette, effrontément impassible, du bureau où Jacques rencontrait en ce moment même son avatar *TelQuel* pour la première fois. Rien ne filtrait : ni bruit, ni réaction.

Le technicien s'était finalement tu, une fois l'ensemble des éléments de discours prévus par le protocole (variations multiples sur le thème d'*il n'y a pas de quoi s'inquiéter*) dûment distillés. Lui et son collègue étaient maintenant tous deux absorbés dans la consultation de leur téléphone, dans un retrait poli hors de la réalité qu'habitaient, maintenant seules, Mme Hocir - et cette porte depuis trop longtemps fermée.

De l'autre côté, Jacques Hocir restait prostré, les yeux rivés sur son ordinateur fermé, dans la crainte quasi-superstitieuse de ce que cette boîte, une fois ouverte, allait pouvoir libérer.

Pour créer ce double, cette sauvegarde de lui-même, l'ensemble de sa vie numérique avait été vampirisé ; il avait donné un accès total à tous ses courriels, posts de réseaux sociaux, achats en ligne, rendez vous, abonnements, historique de navigation, historique de localisation, commentaires et messages à l'algorithme vorace des ingénieurs de *TelQuel* qui, c'était la promesse, se contenterait de récolter sans jamais juger. Tout cela pour voir, *in fine*, émerger sa personnalité électroniquement reconstituée au plus proche de la réalité.

Pour le visage - la partie la plus simple - il leur avait suffi d'aller se servir dans la photothèque de son téléphone ainsi que dans les différents clichés postés ici et là sur l'ensemble de réseaux où lui-même ignorait figurer, pour aboutir à cette version légèrement améliorée de lui-même, boostée aux photos de vacances souriantes et aux moments d'exception savamment prélevés.

Jeanne avait présenté la chose de la façon la plus légère possible - après tout, c'était un peu comme souscrire une convention obsèques ou rédiger un testament, des milliers de gens faisaient cela chaque jour : acceptaient l'idée d'être mortels, l'intégraient à leur existence, et anticipaient le moment de leur décès de façon sereine et apaisée. Là aussi, il s'agissait de

prendre les devants d'une disparition certaine (qu'on espérait bien entendu la plus lointaine), en effectuant des sauvegardes régulières de son être pour que tout ne soit pas perdu lors du décès de l'être aimé.

Elle avait d'ailleurs été terriblement blessée qu'il ne lui fasse pas la demande d'un *TelQuel* d'elle-même, en réciprocité ; à ses yeux, pourtant, une telle requête était la preuve d'un amour ultime, tout entier contenu dans ce désir de le savoir maintenu, de le vouloir perdurer.

Il fallait qu'il se décide à relever à nouveau l'écran de son ordinateur. Après tout, cet avatar, il y avait consenti, il l'avait accepté. Sous la pression silencieuse de Jeanne, certes - mais aussi légèrement enivré à l'idée d'accéder ainsi à une certaine pérennité. La dernière phase de mise au point commençait par cette rencontre avec son double - pendant quelques semaines, il lui faudrait converser de façon quotidienne avec lui, afin que ce dernier se nourrisse de ses tics de langage, de sa façon de parler, réfléchir, déclamer, invectiver ou hésiter. Qu'il finisse de se l'approprier.

Il ouvrit l'écran lentement - l'autre était toujours là, immuable déjà, qui flottait devant un fond bleu flanqué du logo *TelQuel*, et le dévisageait sans parler. Il attendait.

La panique de la première découverte maintenant légèrement estompée, il reprit l'examen minutieux du visage de l'avatar, fasciné. *Et s'il ne se contentait pas d'être mon double ? - s'il valait mieux que moi ?* La réussite plastique de ce visage l'effrayait, et le faisait douter. L'autre était déjà sensiblement plus beau - et resterait irrémédiablement plus vif, plus alerte, imperméable au déclin et au vieillissement tandis que lui-même ne cesserait de prendre de l'âge et de se voir diminuer. Il entrevoyait comment cette créature allait pouvoir se nourrir de lui, l'aspirer jour après jour pour se gonfler de sa personnalité - le laissant exsangue, inutile et dépassé, jusqu'à ce qu'il meure cette demi-mort alors à peine remarquable, dans l'ombre de cette version de lui-même qui l'aura totalement éclipsé. *Jacques 1.0 a fini de s'éteindre. Le pauvre homme, il n'était plus que l'ombre de sa sauvegarde.* Il n'était plus sur de tenir tant que ça à la pérennité.

Peut-être était il encore temps de

Trois coups hésitants à la porte le firent sursauter. Jeanne.

« Jacques ? Tu m'entends ? Cela fait dix minutes maintenant... Tout va bien là dedans ? »

Un silence.

« ...Oui, oui, je.....oui, bien sûr, tout va bien ! » s'entendit-il répondre.

Terrorisé.

14. Le sosie parfait

Paul est érudit.

Très intelligent, Il a poursuivi de hautes études.

Devenu ingénieur en informatique et inventeur dans l'âme, il aime réaliser toutes sortes d'expériences qui mettent en exergue tout son savoir-faire.

Marié et père de deux enfants, il a une vie sereine et agréable.

Il adore sa famille et sa vie lui plaît.

Par contre, il n'aime pas s'encombrer de futilités et toutes expériences non enrichissantes pour lui, l'exaspèrent.

Il aime faire ce qui lui plaît et seulement ce qui lui plaît.

Le reste représente pour lui des contraintes.

Une réunion de travail ennuyeuse, un dîner dans la belle-famille, des courses alimentaires...

Il n'est pas friand de toutes ces actions qui le rebutent

C'est ainsi que tout naturellement, il commence la construction d'une machine à son image : une réplique parfaite de lui-même, qui pourrait se rendre aux événements auxquels il ne veut pas assister par ennui et désintérêt.

Les robots de nos jours ne sont plus les robots des années 2000. La structure, la peau et les cheveux sont parfaitement imités ainsi que la voix et les attitudes et bienheureux celui qui saurait distinguer une personne d'un robot.

Alors, jour après jour, nuit après nuit, Paul se rend dans son sous-sol et travaille à ses expériences inédites comme il aime le dire à sa femme, lui faisant croire qu'il s'agit d'expériences informatiques pour améliorer la vie quotidienne et ne lui révélant jamais la fabrication de son parfait sosie.

A la fin de la journée, tant qu'il n'a pas encore terminé son sosie, Paul le cache dans une pièce sombre et camouflée du sous-sol qu'il a eu peine à trouver lorsqu'ils ont acheté la maison.

Une pièce dont personne ne soupçonne l'existence.

Une pièce retranchée, bien isolée, fermée à clé où il peut y cacher son double sans qu'il soit découvert.

Au fur et à mesure, à l'aide de programmes informatiques récents, Paul plante dans le cerveau du robot tous ses souvenirs et son savoir-faire.

Et un jour, tout fonctionne. Le sosie est fin prêt à prendre la place de l'informaticien pour toutes les choses qu'il ne veut pas faire.

Au début, Paul le met en fonction sans rien dire à sa femme, juste pour voir si elle s'aperçoit de la supercherie.

Et cela fonctionne tellement bien qu'il décide de se faire remplacer par son autre moi pour les tâches qu'il n'a pas envie d'accomplir.

Aller visiter sa belle-famille, participer à des réunions de travail rébarbatives, même jouer avec ses enfants...

Personne ne remarque la duperie.

Paul peut alors avancer tranquillement sur ses expériences pendant que son double se tape tout le sale boulot !

Quelle tranquillité !

Quelle magnifique idée il a eue !

Lui participe à ce qu'il lui plait dans la vie et il passe le relais à son double pour ce qu'il n'apprécie pas.

Et ça a l'air de fonctionner.

Le sosie apprend tous les jours de nouvelles choses qu'il emmagasine grâce à l'Intelligence Artificielle dont il est doté.

Personne ne se rend compte de rien.

Paul fait entièrement confiance à son double. Il est même surpris par la présence d'esprit du sosie, par sa douceur et sa gentillesse. Pour un peu, il serait le gendre idéal.

Le robot est une vraie encyclopédie : il sait tout sur tout, alors rien de mauvais ne peut arriver.

Et ce sosie qui n'était qu'une machine, devient peu à peu une vraie personne avec des sentiments, des émotions, de nouveaux souvenirs. Il est vif, il raisonne, il prend des décisions, apaise les conflits dans sa famille, règle des problèmes. Il a même des revendications.

Maintenant que la réplique est parfaite et capable, Paul prend du temps pour lui, sans se rendre compte qu'il demande de plus en plus à la machine de prendre part à sa vie quotidienne.

Peu à peu, le robot vit la vie de l'ingénieur, et cette vie lui plaît, oh oui, elle lui plaît de plus en plus.

Peu à peu, le double a pris une place importante et en y réfléchissant, ce statut commence à faire peur à Paul qui se dit qu'il est grand temps qu'il arrête cette expérience car le robot est devenu encombrant.

D'ailleurs, le soir, le sosie rechigne de plus en plus à regagner la pièce sombre et froide au sous-sol et à être débranché.

Paul a raté trop de choses, beaucoup de bons moments avec sa famille. Il le reconnaît maintenant, et le sosie a même des souvenirs que lui n'a pas puisqu'il a manqué certains événements, comme un spectacle de fin d'année, une remise de diplômes... qui à l'époque l'exaspéraient... mais, et il s'en rend compte maintenant, il n'aurait pas dû ignorer tous ces instants au profit de ses expériences.

Ça ne peut plus durer !

C'est terminé, le remplacement prend fin ici et maintenant. Paul veut reprendre sa vie en main car il se rend compte qu'il n'y a rien de plus important que de passer du temps avec sa famille. Ça y est, c'est tout réfléchi, il va démonter sa réplique qui ne sera plus qu'un souvenir.

Paul veut le débrancher comme chaque soir. Mais le sosie ne se laisse pas faire. Il a compris les viles intentions de Paul. Il est devenu presque vivant, il a des pensées, des désirs maintenant. Et il ne compte pas se laisser mettre en pièces détachées sans réagir.

Rien ne va plus. Il ne veut pas aller dans la pièce sombre. Il veut vivre la vie de l'ingénieur auprès de sa femme et sa fille.

Le sosie se débat, s'ensuit une bagarre perdue d'avance car le double est fort, très fort.

Paul hurle : « Je vais te détruire, tu me prends ma vie ».

Alors le robot sort un couteau de nul part. Paul ne l'avait pas prémédité.

Surpris, il reçoit un coup de lame dans le bras qui voulait le débrancher.

L'inventeur hurle.

Du sang s'échappe de la blessure.

Le robot s'avance et frappe au visage.

Et c'est en ricanant qu'il lance : « Je vais prendre ta vie... Tu finiras seul et abandonné ».

L'ingénieur s'écroule face contre terre, il geint.

Le robot pose le pied sur sa tête et appuie pour la faire éclater.

C'en est fini !

Mais le plus malin n'est pas toujours celui qu'on croit.

Paul avait pensé à un arrêt d'urgence au talon : il avait ri à l'époque : le talon d'Achille avait-il pensé. Maintenant il est heureux d'avoir eu ce réflexe.

Il presse le bouton.

Le robot tombe au sol. Inerte.

Paul se retourne sur le dos.

C'est terminé !

Il souffre mais quelle victoire !

Il a failli y laisser sa peau.

Il se tient le bras et file aux urgences.

La plaie est recousue.

L'ingénieur a expliqué qu'il s'était salement blessé à cause des pièces métalliques qu'il manipulait pour ses inventions.

Ouf !

Paul peut être tranquille. Maintenant qu'il a démembré le sosie, il peut enfin reprendre sa vie en main.

Ça n'a pas été chose facile.

Il a découvert dans l'ordinateur, tout un dossier secret créé par le robot, il projetait de se refaire le visage. Sûrement pour prendre sa place.

Il était vraiment temps d'arrêter l'expérience. Ça aurait pu très mal tourner.

Dans le sous-sol, le répliquant a été mis en pièces. Elles seront recyclées pour d'autres inventions sans danger.

Il peut aller se coucher sereinement. Il avouera tout à sa femme plus tard. Il espère qu'elle comprendra. Et il s'endort béatement, un sourire aux lèvres.

Mais dans la nuit, des policiers défoncent la porte de l'ingénieur, hurlent des ordres, envahissent la maison, vont chercher Paul jusque dans sa chambre, le plaquent au sol.

Paul et sa femme sont terrifiés.

Il ne peut s'agir que d'une erreur.

On le menotte.

Embarqué au poste de Police le plus proche, il hurle à l'erreur judiciaire.

On lui reproche la mort de plusieurs jeunes filles.

Emmenées de force dans le parc, elles ont toutes été retrouvées étranglées.

Non c'est impossible !!!

Paul ne comprend pas. Ce n'est pas lui, ça ne se peut pas.

On montre à Paul des vidéos de télésurveillance où on le voit nettement agresser les adolescentes.

L'homme que l'on reconnaît sur les vidéos dit tout bas : « Je vais prendre ta vie... Tu finiras seul et abandonné ».

La police croit que le message s'adresse aux femmes qu'il a tuées.

Mais Paul comprend.

Le message est pour lui.

Le sosie voulant prendre sa place, les meurtres face à la caméra ont été orchestrés pour faire arrêter l'ingénieur.

Le robot avait tout prévu et il a échafaudé un complot machiavélique. Paul a beau se débattre, crier.

Il a des preuves, il va leur donner. Mais le sosie est en pièces minuscules qui ne ressemblent plus au tueur.

Et Paul est blessé. Les jeunes filles se sont sûrement défendues lui occasionnant des plaies.

Tout l'accable !

Ce n'est pas moi, c'est le robot. Un robot à mon image. Mais si, il faut me croire.... Il le faut...

Personne ne l'écoute.

Paul est devenu fou.

Il faut l'enfermer...

Et le plus longtemps sera le mieux.

L'inventeur ne saura jamais que le répliquant avait déjà remplacé sa femme par un robot sosie et qu'il avait enfermée l'épouse dans la pièce sombre du sous-sol.

Elle pourra crier et taper dans les murs, personne ne l'entendrait plus.

15. Copie conforme

Alice avait toujours été solitaire. Abandonnée par ses parents, mal-aimée par sa famille d'accueil qu'elle a vite quittée, elle ne se sentait bien que lorsqu'elle était seule avec ses rêves. Plus tard, ses déménagements furent nombreux. Ne parvenant pas à trouver un lieu qui lui convenait.

Elle avait fini par élire domicile dans une petite ville du sud de la France où elle s'était retrouvée en paix avec elle-même et où les habitants, peu nombreux l'été, se faisaient encore plus rares l'hiver.

Elle était enfin sereine.

Elle avait trouvé un petit travail à la Poste de la ville et cette vie lui convenait.

Simple, sans contrainte.

Elle ne s'occupait que d'elle et voilà qui lui suffisait.

Et pourtant, elle ne saurait dire pourquoi, mais elle ne se sentait jamais entière. C'était toujours comme s'il lui manquait quelque chose.

Quelque chose pour que son bonheur soit parfait.

Un jour, en sortant de son travail, un grand gaillard, mal fagoté l'interpela.

« Toi ? Je n'aurais jamais pensé te retrouver là ».

Alice pressa le pas et fit mine de ne pas l'entendre. Elle avait beau chercher, elle était sûre qu'elle ne le connaissait pas.

Il continuait effrontément :

« Hey, toi. Je te parle ».

Alice ayant horreur des conflits, lui répondit sèchement qu'elle ne le connaissait pas et accéléra le pas.

C'est plus tard qu'il l'aborda fermement. « Alors on fait sa mijaurée ? Pourtant tu aimais bien te coller à moi avant ».

Alice était coincée, trop près du mur elle ne pouvait se libérer de cet homme qui la poursuivait.

« Laissez-moi tranquille. Je ne vous connais pas. Je ne cherche pas les histoires ! », s'exclama-t-elle.

« Ah tu ne me connais pas ? Menteuse ! Je te faisais de l'effet autrefois ! », ricana-t-il.

Alice avait peur. Cet homme délirait, c'est certain.

Il la laissa cependant s'éloigner.

Lorsqu'elle rentra chez elle, elle s'effondra.

Mais qu'est-ce que c'était que ce gars-là ? Elle ne demandait rien à personne, elle voulait vivre sa vie tranquille.

Elle avait assez payé par le passé, elle voulait qu'on lui fiche la paix.

Elle avait trouvé une petite ville recluse et ce n'était pas pour se laisser embêter par une espèce de détraqué.

Mais que faire ?

Elle pensait bien aller à la police, mais dans son petit village, il n'y avait pas de commissariat et après tout, l'inconnu ne lui avait rien fait.

« Tu te rappelles comment on s'est aimé. »

Alice est surprise. Elle entend l'inconnu lui parler mais elle ne sait pas où elle se trouve.

L'homme l'a kidnappée et l'a mise dans une pièce, pieds et mains attachés à une chaise. Elle est bâillonnée. Elle ne se souvient de rien.

Elle peut voir tout autour d'elle. Et elle est stupéfaite.

Dans la pièce, sur tous les pans de murs, sont accrochés des photos d'elle. Elle seule et elle avec le gars en question.

Elle se reconnaît, mais c'est impossible !

Elle n'a jamais vécu ces moments.

Elle ne comprend pas, elle est complètement abasourdie.

C'est sûr elle est dans un cauchemar.

Elle va se réveiller.

Elle voudrait hurler, elle voudrait se lever, mais attachée et bâillonnée, elle reste là, complètement ahurie.

Tu sais comment je t'ai retrouvée ?

Sur Internet, tu avais été élue : Meilleure Employée du mois, j'ai reconnu ton visage immédiatement. Je suis venu dans cette petite ville.

Et je n'ai pas mis longtemps à te retrouver.

J'ai loué cette maison avec ce grand sous-sol, comme tu peux le voir.

Elle ouvre grand ses yeux emplis de terreur. Des larmes commencent à lui couler sur les joues.

Elle est terrorisée. Elle ne comprend rien.

Que va-t-il lui arriver ?

Et il y a toujours cette personne qu'elle ne connaît pas, qu'elle n'a jamais vue qui se tient devant elle, et qui lui dit des phrases qu'elle n'intègre pas.

L'homme lui parle de leur vie à tous les deux, des souvenirs merveilleux qu'ils ont ensemble, de l'amour incroyable qu'ils ont vécu.

Elle va se réveiller, c'est sûr

L'inconnu se penche vers elle, lui caresse doucement les cheveux, il se montre attentionné et doux.

Il lui murmure : « Tu vas voir comme on va s'aimer à nouveau. La vie était belle lorsqu'on était ensemble. Je ne peux pas me passer de toi. Et je suis sûr que tu ne peux pas te passer de moi. »

Et il ajoute : « Si je te détache, promets-moi d'être gentille, de ne pas chercher à crier, ni à t'enfuir. De toute façon, tu es dans une pièce insonorisée dans un sous-sol et personne ne peut t'entendre donc autant que tu le saches tout de suite, ne fais rien que tu pourrais regretter. Parce que je suis gentil avec toi, mais je peux me montrer dur et ferme. »

Il l'appelle toujours par ce prénom qui n'est pas le sien : Justine.

Elle a envie de lui hurler qu'elle n'est pas Justine. Elle, c'est Alice depuis toujours et elle ne connaît pas cette Justine, mais est-ce que ça en vaut vraiment la peine ?

Est-ce que ce fou furieux l'écouterait seulement ?

Elle se sent étourdie, épuisée.

L'homme lui explique qu'il l'a droguée pour l'emmener dans cette pièce et qu'elle va être un peu vaseuse un certain temps.

La situation à venir ne dépendra que d'elle, si elle se tient bien, il arrêtera de lui administrer des drogues.

Puis il la détache lentement pour voir qu'elles vont être ses réactions.

Alice n'a pas envie de se débattre, elle n'en a pas la force, le produit qui lui a été injecté n'est pas totalement dissipé.

Après lui avoir dénoué ses liens, l'homme la pose doucement sur le lit, il lui fait promettre qu'elle ne crierait pas s'il lui enlève le chiffon qui lui sert de bâillon.

Elle hoche la tête, a-t-elle vraiment le choix ?

Elle se sent nauséuse, elle a mal partout, elle est sur le point de s'endormir.

Tout est flou autour d'elle, la voix de l'homme résonne très loin, elle sombre dans un profond sommeil dont elle ne s'éveille que le lendemain.

Les jours passent, l'inconnu lui apporte à manger et toujours gentiment, il lui parle en lui remémorant des souvenirs dont elle n'a aucune conscience.

Elle sent bien qu'elle est toujours droguée, car elle n'est pas tout à fait elle-même, mais elle ne peut rien faire.

L'homme est calme, mais quand elle évoque le moment de s'en aller, il devient menaçant.

Il la tuera si elle s'enfuit.

Elle a beau lui dire qu'elle ne connaît pas Justine, il ne veut rien entendre.

Pour lui c'est Justine, il en est sûr. Il la reconnaît bien.

C'est alors que dans la pièce où vit Alice depuis quelques jours, la porte s'ouvre et une jeune fille entre, suivie de l'inconnu.

Une jeune fille, triste, apeurée et amaigrie.

Une jeune fille qui ressemble en tout point à Alice.

Son sosie parfait.

Elle se présente, elle est Justine

C'est donc elle la fameuse Justine !

Alors ce n'est pas après elle que l'inconnu en voulait.

Ce n'est pas elle sur les photos.

Ce n'est pas elle qui a été en couple avec l'homme.

Alice apprend que Justine, comme elle, est prisonnière depuis quelques jours, enfermée dans une autre pièce à côté de la sienne.

Et en effet, elle a eu une brève aventure avec l'homme avant de se rendre compte de sa vraie nature.

Tout comme Alice, il l'a enlevée, puis séquestrée.

En discutant, les deux jeunes femmes se rendent compte qu'elles sont nées le même jour au même endroit.

Sans aucun doute, elles sont jumelles, sûrement séparées à la naissance puisque abandonnées par leurs parents respectifs.

Alice a été dans une famille d'accueil perturbée qui n'a pas été à la hauteur de ce qu'on attend de la part d'éducateurs.

Elle ne sait même pas ce que sont devenus ses parents de substitution, et elle n'a que faire de ces gens-là.

Justine a été bringuebalée de famille d'accueil en famille d'accueil sans jamais vraiment trouver la bonne. Elle s'est retrouvée seule très tôt et s'est débrouillée pour subvenir à ses besoins en trouvant un petit boulot.

Cette dernière apprend à sa sœur qu'elle passait chaque vacance dans cette petite ville du Sud.

Ne dit-on pas que les sœurs jumelles sont attirées par les mêmes choses.

Eh bien, c'est ce qui était arrivé : Alice avait été attirée par la ville que fréquentait Justine. Elle ne savait pas pourquoi, mais elle avait eu une folle envie d'y élire domicile, comme si elle se sentait attirée.

L'inconnu est ravi de retrouver deux Justine pour lui tout seul.

Et personne ne demandera après les jeunes femmes.

Si ce n'était pas dans de telles circonstances, les jumelles seraient tellement ravies de se retrouver.

Elles ont tellement de choses à se raconter. Tellement de temps à rattraper.

Du temps, maintenant, elles en auront pour apprendre à se connaître, dans ce sous-sol où personne ne viendra plus les chercher.

Jeunesse

1. La Forêt écarlate

Nous marchions sans dire un mot dans la forêt, qui semblait n'être qu'une étendue infinie de pins noirs et de buissons épineux.

Avant d'être arrivé, je sentais d'abord très bien cette randonnée jusqu'au moment où j'ai vu la forêt ; j'ai eu l'impression très soudaine et étrange qu'elle allait m'engloutir sous son feuillage sombre et ses branches noueuses s'étendant dans toutes les directions, que quelque bête monstrueuse surgirait de derrière quelque rocher pour m'emporter. À l'entrée se trouvait un panneau dont le message avait été partiellement effacé par le temps, on ne lisait plus que : "Forêt d...". Une forêt sans nom.

J'ai alors suggéré que nous allions plutôt à la montagne juste à côté, mais mes parents me dirent que nous n'avions pas l'équipement pour cela. Alors nous nous sommes enfoncés toujours plus loin dans ce sinistre bois où la lumière devenait de plus en plus rare et le chemin de plus en plus étroit à mesure que nous avançons.

Cela devait faire une heure que nous marchions, quand j'aperçus une lueur dans un buisson. Intrigué, j'ai pris l'objet ; une pierre rouge craquelée, comme si on avait tenté de la briser avec un marteau. Elle brillait d'une lueur sanguine trop forte pour être le résultat de la simple réflexion de la rare lumière de la forêt, et des volutes grises se mouvaient à l'intérieur. Le rubis a ensuite disparu dans un éclat écarlate. Je me suis ensuite retourné pour voir ce que mes parents en penseraient, mais ils avaient disparu.

J'étais seul.

J'ai crié leur nom, couru à travers le chemin, mais rien n'y faisait, la seule réponse qui me venait était le bruit spectral du vent soufflant sur les feuilles. J'ai alors remarqué que le ciel avait pris une teinte de sang et...

Le Soleil était remplacé par une immense réplique de la pierre.

La panique m'a alors envahi et j'ai couru sans me retourner jusqu'à l'entrée de la forêt.

Mais elle avait disparu.

J'ai vérifié sur ma carte, pas de doute possible, la sortie s'était évaporée, plus d'échappatoire.

Je me suis arrêté près d'un arbre pour me reposer et manger. Je n'avais que quelques biscuits et un peu de viande séchée ; pas de choix, je devais survivre à la forêt avec seulement ceci pour se nourrir jusqu'à trouver une solution pour sortir.

En ressortant ma carte de mon sac, j'ai remarqué sur la boussole une chose étrange. La pierre qui remplaçait le soleil se trouvait au nord au lieu de l'ouest, contrairement au vrai soleil. Était-ce la direction à suivre ? Je n'avais pas d'autre idée, alors je me mis à marcher.

En marchant, j'ai eu à plusieurs reprises l'impression d'entrevoir brièvement une lueur rouge apparaître derrière un arbre. Je commençais à croire que je n'étais finalement pas seul...

Il était 14h selon ma montre et la nuit commençait à tomber. Je me suis arrêté dans une petite clairière, j'étais très fatigué, comme si j'avais couru une journée entière, je n'avais pourtant que marché. J'ai fermé les yeux et tenté de dormir.

Je sentais qu'on m'observait, je me suis levé, et je les ai vus.

Deux yeux rouges brillaient dans l'obscurité de la nuit sans lune, et d'autres s'ajoutaient, de plus en plus nombreux. Je me suis levé et j'ai saisi un bâton. Les créatures se sont lentement approché. Des loups, décharnés, les yeux remplacés par des rubis rouge brillant d'une lueur maléfique, montrant leurs crocs couverts de sang séché. Ils tournaient autour de moi, attendant une occasion pour attaquer, et resserraient leur cercle de plus en plus. Je frappais les loups de mon bâton lorsqu'ils m'approchaient, mais rien n'y faisait, ils finissaient toujours par revenir. Je leur ai jeté de la viande séchée, mais ils n'y touchèrent pas. C'est moi qu'ils voulaient.

Ce jeu sinistre a duré jusqu'au matin, les loups ont alors disparu dans les feuillages, mais je savais qu'ils n'étaient pas loin.

J'ai recommencé à marcher, en dépit du poids terrible de la fatigue sur mes épaules. Des épines me lacéraient tous les membres lorsque je m'aventurais dans un buisson. Les loups me suivaient, j'entendais le bruit léger de leurs pas derrière moi.

Après avoir marché toute la journée, j'ai vérifié mes provisions, il ne me restait quasiment plus rien à manger. Je devais m'évader avant que la faim me terrasse. Il ne me restait plus beaucoup de temps, une horloge invisible marquait de son aiguille chacune des heures qui me restaient avant ma dernière.

Les loups étaient revenus avec la nuit, et s'approchaient plus près encore qu'avant. Je me suis battu jusqu'au matin. Écrasé par la fatigue, j'ai néanmoins continué ma route.

Tout cela avait-il un sens ? Et si je m'étais trompé, que le Soleil n'était pas la clé ? Pourrais-je même tenir un seul jour de plus ?

Je ne voulais pas y penser, mais ces idées tournaient autour de moi et me suivaient tout comme les loups que j'affrontais la nuit, drainant petit à petit tout ce qui restait d'espoir au fond de mon esprit.

Une journée de plus s'est écoulée, sans trouver d'issue à cette malédiction. Le cauchemar paraissait ne jamais finir. Pourtant, en regardant le ciel, il me semblait que le rubis qui m'éclairait de ses rayons rouges brillait toujours plus fort, les volutes de fumées à l'intérieur prenaient de plus en plus la forme de silhouettes humaines.

La liberté était-elle proche ?

La troisième nuit a été terrible.

Les loups ne semblaient même plus sentir les coups de bâton que je donnais, ils me sentaient faiblir. J'ai cru que c'était la fin, que c'était là que j'allais mourir, dépecé par des loups aux yeux rouge sang, dans une sinistre curée où j'étais le gibier sauvagement dévoré.

Mais je ne voulais pas mourir, pas maintenant. Le but semblait si proche... Impossible, cela ne pouvait pas se terminer ainsi !

J'entendais des voix m'appeler dans la direction où le soleil s'était couché. Elles m'encourageaient.

Un nouvel élan d'énergie m'envahit, et je me suis battu avec plus de force que jamais auparavant, je me sentais invincible.

Les loups l'ont senti, et ont pris le parti de s'enfuir dans les broussailles.

J'avais gagné une journée de plus.

Ayant plus dormi que les autres nuits, je me sentais bien mieux que les autres jours. Le soleil était toujours plus rouge, et les volutes de fumée dessinaient toujours plus clairement des formes humaines.

Après cinq heures de marche, je l'ai vue !

La pierre que j'avais trouvée et qui avait causé tout ce cauchemar était posée sur un piédestal noir, au milieu d'une clairière. Elle brillait d'une lumière terrible ; de plus en plus rouge à mesure que je marchais vers elle, j'avais l'impression d'avoir du sang dans les yeux.

J'étais tout près ; quand j'ai vu que partout autour de moi, des yeux brillaient, une centaine de loups m'encerclaient. Mais ce n'était pas ce qui me terrifiait le plus

Des serpents, d'immenses boas se glissaient entre les loups, leurs yeux rouges m'aveuglaient. J'ai toujours été terrorisé par les serpents, et ceux-ci étaient exactement tels que je les voyais dans mes pires cauchemars. La pierre avait-elle détecté dans mon âme ma pire peur pour l'utiliser contre moi ?

Je ne pouvais plus bouger, j'avais si mal à la tête que je croyais qu'elle allait exploser. Les lueurs rouges s'approchaient toujours plus, quand j'ai entendu les silhouettes de fumée dans la pierre m'appeler. Tout à coup, une bouffée de clarté a envahi mon esprit.

J'ai saisi une grosse pierre, et j'ai frappé de toutes mes forces le rubis maléfique. Les fissures déjà présentes se sont légèrement agrandies. J'avais l'impression que j'étais aspiré vers la pierre, que mon âme allait quitter mon corps pour rentrer à l'intérieur. Je sentis une morsure sur ma jambe, mais je ne me suis pas retourné et j'ai asséné un deuxième coup. Je sentais ma jambe s'arracher, mais j'ai frappé une troisième fois. La douleur m'envahissait, mon sang semblait couler de tous les pores de mon corps, mais les nuées dans la pierre m'appelaient et me guidaient. Je ne comptais plus les coups que je faisais pleuvoir. Au moment même où mes forces m'abandonnaient, j'ai vu que le joyau était presque sur le point de briser. J'ai saisi le rubis et l'ai projeté avec toute l'énergie qui me restait sur un rocher et...

Il s'est enfin ouvert.

Les volutes de fumée s'étaient transformées en humains : un vieil homme avec une grande moustache et une canne, un petit garçon aux cheveux noirs et au T-shirt rayé, une jeune femme blonde avec un coffre dans les mains et enfin, un homme brun corpulent portant un grand marteau. Toutes les apparitions spectrales sont restées un moment avant d'articuler un "merci" silencieux de leurs lèvres pâles avant de disparaître, leur âme enfin en paix. J'eus le temps de voir le soleil redevenir jaune avant de m'écrouler de fatigue.

"Réveille-toi ! Réveille-toi !

- Mais que faisais-tu ici ? On t'a cherché pendant des heures, alors que tu dormais tranquillement !

- Je... Euh... Je ne sais pas... Et si on rentrait maintenant ?

- Quelle aventure cette journée, je ne comprends pas comment on a réussi à te perdre ! Enfin, on devrait partir, il se fait tard !"

Tout ceci n'était-il qu'un rêve ? Je commençais à l'envisager, mais dans ce cas, pourquoi y aurait-il un éclat de pierre rouge dans ma poche ?

2. L'aventure de la confiture

L'histoire que je vais vous raconter débute dans une charmante chaumière située près de la petite forêt de Boisjoli. Dans cette chaumière, vivait une gentille grand-mère qui recevait parfois ses petits-enfants pour les vacances. C'était justement le cas en ce moment : elle accueillait chez elle ses trois petits enfants : Delphine, 11 ans, Augustin, 8 ans et enfin Héroïse, 4 ans.

- Les enfants, à table ! cria la vieille dame.

- On arrive ! répondirent les enfants.

Trois minutes plus tard, tous étaient attablés devant un petit-déjeuner constitué de tartines à la confiture.

- Elle est trop bonne ta confiture de groseille ! s'exclama Héroïse, la plus jeune des trois.

- Je peux vous apprendre à la faire si vous le souhaitez.

- Oh oui !

- Pour cela, il faudrait que vous alliez me chercher deux pleins paniers de groseilles tout à l'heure dans la forêt.

- Mais on va se perdre !

- Si vous ne vous éloignez pas des sentiers, tout ira bien, soyez rassurés. Je vous donnerais un pique-nique, trois paniers et vous vous baladerez en ramassant des groseilles, vous vous arrêterez pour manger et voilà !

Un peu plus tard, les trois enfants étaient prêts à partir avec les trois paniers, un pique-nique, un goûter et des bouteilles d'eau. Ils embrassèrent leur grand-mère et s'enfoncèrent dans la forêt. Au début, ils chantaient joyeusement et écoutaient les oiseaux qui pépiaient doucement. Mais petit à petit, ils commencèrent à en avoir marre de marcher, d'autant plus que pour l'instant, ils n'avaient trouvé aucune groseille. Tout à coup, au détour d'un chemin, Augustin s'écria :

- Voilà les fruits !

- Enfin !

Tous se mirent alors à courir au bout du chemin et commencèrent à cueillir les baies et à remplir leurs paniers. Puis ils continuèrent leur chemin et débouchèrent dans une clairière où passait un petit ruisseau. Ils décidèrent de s'arrêter à cet endroit pour se restaurer, faire une pause et une petite sieste. Ils venaient de finir leurs sandwiches, le saucisson, quand Héloïse déclara :

- Et si on goutait les groseilles pour voir si elles sont bonnes ?

- Bonne idée !

Ils mangèrent donc quelques groseilles et s'allongèrent pour se reposer. Quelques heures après, ils se réveillèrent en ayant tous mal au ventre. Delphine dit alors :

- Je pense que les fruits que nous avons mangés n'étaient pas des groseilles et qu'ils ne sont pas comestibles. Buvons tous de l'eau et mangeons une ou deux mirabelles que nous a données Mamie.

- D'accord.

Ils s'exécutèrent sans discuter et, au bout d'une demi-heure, comme tous se sentaient un peu mieux, ils décidèrent de continuer leur chemin. Avant cela, ils vérifièrent qu'il ne leur manquait rien et constatèrent que leur grand-mère leur avait donné assez des provisions pour faire encore un repas entier. (Tant mieux, ça sert toujours.)

- Jetons les fruits, sinon mamie va les manger et se sentir malade.

Ils les jetèrent donc et retournèrent sur le chemin, quand soudain leurs regards furent attirés par un bruit venant des baies jetées.

- C'est quoi ces yeux rouges, demanda Héloïse. J'ai peur !

- Tu as trop d'imagination ! lui répondit son frère.

- Non, c'est un sanglier ! Elle a raison ! Il nous a vus, courons puis nous grimperons dans un arbre ! s'écria Delphine.

Ils se mirent donc à courir sur environ cinq cents mètre puis virent un arbre aux branches basses dans lesquelles ils pouvaient tous grimper pour se réfugier plus haut et ainsi échapper au sanglier. Ce qu'ils firent. Un peu plus tard, alors qu'Héloïse s'était arrêtée de pleurer, elle demanda :

- Il est parti le méchant animal aux yeux rouges qui fait peur ?

Son frère lui répondit :

- Oui. Ne t'inquiète pas, et je vais même aller voir si on l'entend toujours d'en bas.

- Fais attention à toi !

Il remonta bientôt dans l'arbre et leur dit :

- Il n'est plus là, mais il y a un autre problème, on est perdu...

- Pardon ?

- On est perdu, je ne sais pas du tout où on est !

- Bon, descendons et essayons de retrouver le chemin.

Ils cherchèrent pendant un petit moment puis Delphine leur proposa :

- Marchons tout droit dans une direction, nous finirons bien par trouver un chemin !

Les trois enfants se mirent donc à marcher tout droit, en faisant régulièrement des pauses. Puis, deux ou trois heures après, ils en eurent assez d'avancer sans direction précise, sans trouver leur but... Ils avaient envie de goûter, de rentrer chez leur grand-mère, de sortir de cette forêt sans fin...

Augustin regarda alors sa montre, et déclara :

- Il est déjà sept heures du soir ! On n'aura jamais le temps de rentrer chez mamie avant la tombée de la nuit. Cherchons un arbre comme celui de tout à l'heure, dans lequel on peut tous tenir pour dormir. Puis nous nous installerons confortablement, nous mangerons et nous nous endormirons. Cela vous convient-il ?

- Tout à fait, lui répondirent en cœur ses sœurs. Mais dépêchons-nous !

Ils finirent par dénicher un arbre avec de larges branches qui leur permettaient de s'allonger les uns à côté des autres avec leur pull en guise de couverture. Ils mangèrent les restes de leur repas du midi, burent, accrochèrent leurs paniers à des branches au-dessus d'eux, puis s'allongèrent et essayèrent de dormir. La nuit avait fini par tomber et il faisait un noir d'encre.

Ils ne voyaient plus rien mais entendaient toujours des bruits assez inquiétants :

Ffftttf

Ffrfrfr

Houhou-Hou, Houhou-Hou

Squiiiiiiiiiiiiikkkkkkkkk

Aooooouuuuuuhh !

- C'est encore le méchant nanimal ? demanda innocemment Héloïse.

- Heeuuu, non. Dort.

Ils finirent tous par s'endormir d'épuisement et de peur, malgré le bruissement des feuilles des arbres, les cris d'une chouette, d'un écureuil, d'un loup...

Le lendemain matin, les trois enfants se réveillèrent en ayant eu peur mais quand même tous reposés. Ils attrapèrent leurs paniers, mangèrent deux mirabelles chacun faute de mieux, descendirent de l'arbre tout courbaturés, s'étirèrent et repartirent doucement à travers la forêt. Ils n'avaient plus d'eau, plus de nourriture, ils marchaient depuis environ deux heures quand Héloïse s'écria :

- Un ruisseau, on va pouvoir boire !

Ils coururent vers le point d'eau, burent allègrement, remplirent leurs bouteilles, se rafraîchirent... et Delphine s'écria :

- Le chemin ! On l'a retrouvé !

Ils firent quelques pas et arrivèrent en effet sur le bon chemin.

Les trois frères et sœurs se firent un gros câlin, sautèrent de joie et avancèrent rapidement sur le chemin. Ils avaient repris espoir car ils avaient trouvé le bon chemin et qu'ils avaient pu boire ! Ils croisèrent M. et Mme Duprés, les voisins de leur grand-mère, en balade sur leur chevaux, Noisette et Nougat. Ils les saluèrent mais ne s'attardèrent pas plus, ils voulaient tant rentrer chez eux ! Au détour d'un chemin, ils virent pour la première fois de leur vie un renard. Et un peu plus loin, courant sur les branches d'un arbre, ils entraperçurent un petit écureuil roux !

Au bout d'une demi-heure, ils se mirent tous à courir. Devinez pourquoi ? Et bien choisissez :

Car le sanglier était revenu et qu'il les poursuivait ! ATTENTIOOOOOOOOONN !

Car ils avaient vu des baies bien connues de tous : des mûres !

Alors ? Votre réponse ?

La bonne réponse est : La dernière réponse ! Ils venaient d'apercevoir des buissons entiers de mûres mures, et il y en avait tellement qu'ils purent remplir leurs trois paniers et se faire un goûter bien mérité ! Cela serait toujours mieux que les fausses groseilles qu'ils avaient trouvées auparavant. Au bout d'une heure de cueillette intense suivi d'un petit goûter, ils reprirent leur chemin et arrivèrent bientôt au bout des champs remplis des vaches de leur grand-mère qu'il leur suffit de longer pour retrouver la chaumière qui leur avait tant manquée !

3. La course d'orientation finale

Owen est un adolescent de 17 ans : fragile, vulnérable et maladroit. Mais il y avait une chose qu'il aimait plus que tout au monde : les jeux vidéo. Un matin, Owen se réveille de bonheur pour se préparer. Aujourd'hui se déroule la course d'orientation nationale de France. Et le gagnant sera récompensé en recevant la nouvelle PlayStation 5 Pro.

Owen se dépêche de manger son petit-déjeuner et de préparer son kit de survie. Il est très stressé. La course se situe dans le massif landais qui est la plus grande forêt de France. Les concurrents doivent d'abord entrer dans la forêt et chercher un drapeau rouge en résolvant des énigmes. Owen a imprimé une carte de la forêt en examinant de près où les gardes auraient bien pu cacher le drapeau. Il a encerclé "La colline Killmotor", "Le lac vérité", et "Les gorges du Verdon". Il est prêt à tout pour gagner cette console. Il range sa carte quand soudain, sa mère l'appelle en criant :

« Owen ! Il est l'heure de partir. Tu vas être en retard pour ta course. »

Sur le chemin, Owen est inquiet car il sait qu'il y aura de la compétition. Une fois arrivé aux portes de la forêt, il voit plein de concurrents. Il y a des adultes comme des personnes de son âge. Mais il redoute une personne : Thomas Grylls. Thomas est influenceur sur le sujet de la nature et connaît tout sur la survie en forêt. Il a apporté sa caméra pour filmer son parcours. Owen se met sur la ligne de départ. Il entend sa mère l'encourager. Il attend le départ et dès que le sifflet retentit, il s'élance de toutes ses forces en direction de la forêt.

Owen sort sa carte de son sac et suit le chemin tracé en direction de la fameuse "Colline Killmotor". Il traverse des marées et des chemins escarpés jusqu'à ce qu'il arrive finalement au pied de la colline. C'est là où il commence sa recherche. Il cherche dans des buissons, des crevasses et des arbres, mais ne trouve rien. Soudainement, il a le malheur de tomber sur un serpent à sonnettes. Il évite les attaques du reptile et poursuit son chemin. Il poursuit son chemin pendant des heures et des heures, mais il ne trouve toujours rien. Quand il arrive au sommet, il peut voir tous les concurrents qui se précipitent pour trouver le drapeau. Comme il a pris une journée entière pour grimper la colline, il décide d'y camper.

D'abord, notre héros décide d'allumer un feu. Heureusement que son oncle, qui venait lui rendre visite, lui apprenait toutes les techniques pour faire du feu. Mais il y avait un problème... Il a mis dans son sac un seul pot de raviolis au fromage ! Il avait oublié le reste chez lui. Donc, en mangeant son plat, il réfléchit comment il allait faire pour survivre sans nourriture. Le lendemain, lorsqu'il remplit sa gourde dans une source, il tombe sur un sanglier qui se promène. Il sort donc son arc et vise le sanglier, il attend jusqu'à ce que le sanglier soit immobile et "BOOM" il abat la bête sur le champ. Il prit son couteau et découpa un gros morceau de viande, et le rangea dans un sac en plastique.

Après cet affrontement, il se dirige vers le "Lac Vérité". Et encore une fois, notre héros prend des chemins étroits et risqués. Au bout d'une heure, il arrive au lac. Owen cherche dans chaque recoin et plonge même pour voir si le drapeau n'a pas été caché sous l'eau. Toute la journée, il cherche aux alentours mais en vain. Le soir venu, il grille son morceau de sanglier au feu vif. Notre cuistot avait même apporté un moulin à poivre et du sel. Il dort dans sa tente comme un bébé. Mais vers minuit, une tempête s'est déchaînée sur la forêt. Owen était désespéré, il n'avait pas dormi de toute la nuit. Mais il prit son courage à deux mains pour sa dernière chance de remporter cette console, et se mit en route pour les gorges du Verdon.

Cette fois le trajet est agréable avec des chemins spacieux et lisses, mais dans un moment d'inattention, Owen trébuche sur une racine d'arbre et se tord la cheville. Heureusement, il trouve un bout de bois qu'il utilise comme attelle. Il utilise aussi une liane pour serrer son attelle faite à l'arrache. Il marche en boitant jusqu'à ce qu'il arrive enfin à l'endroit le plus réputé de la forêt, les gorges du Verdon. Il cherche partout et se faufile à travers les fissures des rochers, mais tout cela en vain. Il est prêt à abandonner, mais tout à coup... Il glisse et commence à débouler sur une pente. Il perd connaissance.

Deux heures après, il se réveille. Il a de nombreuses courbatures et se senta mal. Mais il se rappelle la PlayStation 5 et, avec ses dernières forces, se relève. Il marche, pendant des heures et des heures, mais ne trouve toujours pas le drapeau. "Mais où est donc ce fichu drapeau ? Il ne doit pas être dur à trouver, il est rouge." se dit-il sous sa barbe. Après cinq longues heures de marche, il s'arrête sur un rocher au pied d'une colline. Il boit de l'eau quand tout à coup...

Une lumière commence à scintiller dans la direction de son œil gauche. Il se couvre les yeux... Et il voit enfin une toile rouge attachée à un bâton. C'était le drapeau. Il a un regain de force et

se met à courir. Il n'en crot pas ses yeux. Enfin, après tout ce temps il l'a trouvé. La console va être à lui. Arrivé près du drapeau, il le tient d'une main ferme, et le soulève de terre. Il est rempli de joie. Il a hâte de jouer avec sa console. Il se met en route pour l'entrée du parc.

Tout à coup, il entend une voix lointaine. Il tend l'oreille, et reconnaît la voix de sa mère. La voix devient de plus en plus forte et s'approche rapidement de lui. La lumière l'éblouit. Il est dans son lit. Toute la nuit, Owen rêve. Il a une si grande appréhension pour cette course. Il saut hors du lit pour se préparer pour le collège. Et là, il voit sa mère dans le reflet du miroir froncer les sourcils :

- Tu vas où comme ça ?, lui demande sa mère,

- Au collège maman !, répond Owen.

- Oui, c'est ça ! Un samedi à midi ?, dit sa mère en rigolant.

La course d'orientation a eu lieu la veille.

4. L'Epreuve des ombres

Tout avait commencé comme une simple invitation.

Maria, avec son sourire chaleureux et son air angélique, m'avait proposée de passer un week-end « d'intégration » ensemble. J'étais nouvelle dans cette fac de droit prestigieuse, et je n'avais pas encore trouvé ma place. Alors, quand Maria, sans doute l'étudiante la plus populaire du campus, m'avait invitée à cette petite escapade, j'avais accepté sans hésiter.

« Tu vas voir, Sarah, ça va être génial. Juste nous deux, une petite virée nature, loin des cours, loin de tout. Ça te fera du bien. » Elle avait souri en appuyant sur les derniers mots, comme si elle savait que c'était exactement ce dont j'avais besoin.

Depuis des années, je rêvais de devenir avocate en droit international, et cette université élitiste représentait ma première grande étape. Mais depuis mon arrivée, tout semblait plus difficile. Les regards hautains, les étudiants distants... Je me sentais comme une étrangère, quelqu'un qui n'avait pas encore mérité sa place. Alors ce week-end en forêt, c'était l'occasion parfaite pour me rapprocher de Maria et peut-être, à travers elle, des autres étudiants.

Maria était venue me chercher en voiture en début d'après-midi. La route était longue, mais on avait passé le trajet à rire, à parler de tout et de rien, ce qui avait fait passer les heures rapidement. La forêt se dessinait progressivement autour de nous, et à mesure qu'on pénétrait plus profondément dans les bois, une étrange tension commençait à monter en moi. Plus les arbres se resserraient autour de nous, plus je sentais cette pression sourde qui pesait dans l'air.

Finalement, Maria gara la voiture sur le bas-côté d'une route terreuse. Le soleil commençait déjà à décliner, projetant des ombres longues et inquiétantes à travers les arbres. « On continue à pied, c'est par là », me dit-elle joyeusement en sortant de la voiture.

Je suivis son exemple, prenant mon sac à dos et la suivis dans un sentier étroit qui s'enfonçait entre les arbres.

Après une heure de marche, l'atmosphère commençait à devenir oppressante. Le soleil avait presque totalement disparu, laissant place à une lumière déclinante qui s'accrochait aux dernières branches des arbres. Une légère brume s'élevait du sol, enveloppant la forêt dans une sorte de mystère froid. Tout cela me paraissait soudain beaucoup moins accueillant.

« On est bientôt arrivées ? », demandai-je, essayant de cacher la nervosité dans ma voix.

Maria marchait devant, toujours avec cette légèreté qui lui était propre. Sans se retourner, elle répondit d'un ton enjoué : « Ouais, presque ! Patience. »

Mais quelques minutes plus tard, alors que je me baissais pour ramasser mes lunettes tombées au sol après avoir trébuché sur une racine, je levai les yeux et... Maria avait disparu.

« Maria ? » appelai-je, la voix tremblante.

Pas de réponse.

Mon cœur s'accéléra. Je tournai sur moi-même, cherchant une trace de mon amie, mais tout ce que je voyais, c'étaient des arbres, des ombres et cette brume qui semblait s'épaissir.

« Maria ! c'est pas drôle, arrête de te cacher ! »

Toujours rien. Juste ce silence, lourd, comme si la forêt elle-même retenait son souffle. Je sentis une bouffée de panique monter en moi, mes mains devenaient moites. Je fis quelques pas, scrutant les environs, et c'est là que je vis le sac. Celui de Maria, posé contre un arbre, comme s'il avait été placé là intentionnellement.

Je m'approchai avec précaution. Pourquoi aurait-elle laissé son sac ici ?

Un frisson me parcourut l'échine. J'ouvris le sac et découvris à l'intérieur quelques objets étranges : une petite bouteille de gel hydroalcoolique, une boîte d'allumettes, et un t-shirt en coton.

« Qu'est-ce que je suis censée faire avec ça ? » murmurai-je à moi-même, la panique commençant à me gagner.

Je tentai de me ressaisir. Peut-être qu'elle voulait me faire une farce. Peut-être allait-elle réapparaître d'un moment à l'autre.

Mais elle ne réapparut pas.

La nuit tomba rapidement, comme une couverture pesante, et avec elle, le froid s'installa. Chaque bruit dans la forêt semblait amplifié, chaque craquement de branche me faisait sursauter. Les arbres se dressaient comme des géants autour de moi, et leurs branches noueuses projetaient des ombres grotesques sur le sol.

« Ok, Sarah, respire... c'est juste une blague », murmurai-je pour me rassurer. Mais plus je parlais à voix haute, plus ma voix semblait fausse, tremblante. Je marchai encore, cherchant désespérément un chemin, une trace de Maria, mais il n'y avait rien. Rien d'autre que la forêt, froide et hostile.

Mes pas étaient de plus en plus maladroits, et je finis par trébucher violemment sur une racine cachée sous les feuilles mortes. Je tombai lourdement au sol, le souffle coupé. Une douleur vive s'empara de ma cheville. Je grimaçai, tentant de me relever, mais la douleur me paralysait. « Mince ! », grognai-je, les larmes me montant aux yeux.

Je roulai sur le côté pour examiner ma cheville. Elle était enflée, et une coupure nette entaillait ma peau, saignant légèrement. J'avais besoin de faire quelque chose, rapidement. Je retirai le t-shirt en coton du sac, le déchirai en longues bandes et les enroulai fermement autour de ma blessure. Le tissu devint instantanément rougeâtre, mais cela devrait au moins ralentir le saignement. La douleur me lançait, mais je n'avais pas le choix : je devais continuer.

Je pris une grande inspiration et me relevai lentement, m'appuyant sur un bâton que j'avais ramassé comme soutien. Je ne pouvais pas rester ici. Si je faisais du surplace, la peur finirait par me paralyser complètement.

Le froid mordait ma peau, et chaque pas devenait un supplice. Le sol était glissant, rempli de feuilles humides et de racines traîtresses. La douleur dans ma cheville m'arracha des grognements à chaque mouvement. Mais le silence qui régnait autour de moi, entrecoupé de bruits étranges, m'obligeait à avancer malgré tout.

Soudain, un bruit. Quelque chose bougeait dans les buissons derrière moi. Je m'immobilisai, mon souffle coupé, écoutant attentivement. Un autre craquement, plus proche cette fois. Mon cœur s'emballa. C'était quoi ? Un animal ? Une personne ? Mon imagination débordante s'emballa à son tour, transformant chaque son en menace.

Je me souvenais alors du gel hydroalcoolique dans le sac. Une idée, désespérée, germa dans mon esprit. J'attrapai une des allumettes, puis aspergeai le bâton que j'avais pris avec du gel. Tremblante, je grattai l'allumette contre la boîte et une flamme vacillante prit naissance. Je l'approchai du bâton, et bientôt, la torche improvisée s'enflamma.

La lueur dansante projetait des ombres autour de moi, rendant l'atmosphère encore plus oppressante, mais au moins j'avais un semblant de lumière. La chaleur de la flamme apaisa légèrement ma peur, mais la sensation d'être observée ne me quittait pas.

Je continuai à avancer, un pied devant l'autre, chaque pas résonnant dans le silence de la nuit. Mon souffle se faisait plus court, et chaque minute semblait durer une éternité. Mais je ne pouvais pas m'arrêter. Pas ici. Pas maintenant.

Après ce qui me sembla une éternité, j'aperçus enfin une lumière au loin. Une lueur, faible mais bien réelle, perçant à travers les arbres.

« Une cabane », murmurai-je, presque incrédule.

Je me redressai du mieux que je pouvais, accélérant le pas malgré la douleur dans ma cheville. La lumière se faisait plus claire, et bientôt, j'aperçus une petite cabane, cachée entre les arbres. Des silhouettes bougeaient autour d'elle. Des voix. Des rires. C'étaient des étudiants de l'université.

Quand j'arrivai enfin devant la porte, haletante, épuisée, je tombai presque à genoux. Et là, parmi les autres étudiants, je vis Maria, un sourire éclatant aux lèvres.

« Surprise ! », lança-t-elle en me voyant.

Je la regardai, encore sous le choc. Tout ça... cette peur, cette douleur, n'était qu'une blague ? Un test ?

« On voulait voir si tu pouvais survivre à la tradition », dit-elle en s'approchant. « Tu t'es bien débrouillée. Bienvenue parmi nous. »

Je la regardai, essuyant les larmes qui me montaient aux yeux, et j'acceptai sa main, malgré le tremblement qui me secouait encore. La peur m'avait envahie. Elle m'avait brisée, m'avait laissée face à mes faiblesses, sans aucune défense. Cette peur m'avait figée, m'avait volée toute force. Je me sentais petite, incapable de lutter, comme si j'étais déjà perdue avant même de commencer. Mais au fond de cette peur grandissait autre chose, quelque chose de plus fort. Une partie de moi refusait de rester là, impuissante. Je me promettais que la prochaine fois, ce serait moi qui ferais les règles. Et cette fois, elle connaîtrait la même peur, la même douleur. Je ne laisserais rien passer. Elle saurait ce que c'est que de se sentir aussi faible.

5. Les épreuves de la forêt

Aujourd'hui nous allons traverser la forêt (nous c'est moi et mon équipe mes trois compagnons).

On va traverser la forêt pour rendre visite à mon cousin, qui habite de l'autre côté de la forêt.

Par contre, il faudra survivre parce ce que il y aura des pièges.

Pour survivre en forêt, il faut passer 3 épreuves.

La première épreuve est la plus facile.

Il faut sauter par-dessus d'énormes trous.

Attention, vous allez tomber ! Ouf, vous n'êtes pas tombés.

Maintenant on passe à la deuxième, il faudra se tenir aux lianes et traverser la mare remplie de crocodiles. Et faites attention à ne pas tomber dans les crocodiles.

Bravo, vous avez réussi à passer au-dessus des crocodiles !

Maintenant, la troisième, là encore plus dur.

Il faudra sauter par-dessus le ravin rempli de lave.

Et faites attention à ne pas tomber. La dernière fois c'était chaud.

On a réussi ! Maintenant, il ne reste plus qu'à aller chez mon cousin.

On est enfin arrivé et on a tout raconté à mon cousin.

6. Perdu en forêt

La forêt est une perle précieuse de la nature dans laquelle on vit et offre de nombreux avantages. Elle régule le climat, elle fournit de l'oxygène et surtout elle est riche pour sa biodiversité (plantes, animaux, insectes, champignons...etc., sans oublier l'être humain). J'ai appris à l'école, que plus il y a de l'échange et de l'équilibre entre tous ces êtres vivants, plus la forêt est riche et équilibrée, c'est la loi de la nature, et bien sûr, nous offre des espaces de loisirs qui sont accessibles à tous ! Malgré certains inconvénients qu'on peut trouver dans la forêt mais il est très important de protéger nos forêts.

Vous imaginez bien que j'adore la nature (la forêt, l'aventure) ! C'est pour cette raison plus précisément, qu'une pause s'impose pour vous raconter mon aventure avec ma chère famille, je ne vous dis pas plus dans cette introduction, restez bien assis avec du pop-corn, c'est permis et concentrez-vous avec moi ...

Des vacances qui tournent en aventure

Il y a presque trois ans de cela, mes parents avaient décidé d'organiser des vacances un peu spéciales, une escapade routière à travers la montagne en pleine nature ! Avec ma petite sœur, on était très excitées à l'idée de passer du temps en pleine nature loin des bruits des voitures.

Avec mes parents et ma petite sœur, nous avons tout préparé, on est parti à Decathlon et acheté des sacs de couchage, des chaussures bien confortables pour la marche ..., et surtout des prévisions dans mon magasin préféré à l'Intermarché de Neuilly Plaisance, « *tous unis contre la vie chère* », hihi ! Ce devait être des vacances bien tranquilles et méritées, mais tout ne s'est pas déroulé comme prévu ... restez encore là ...

Le voyage commençait. Après plusieurs heures le premier jour à travers les paysages magnifiques, nous avons décidé de nous arrêter pour une petite promenade dans la forêt avant de rejoindre notre camping. Papa a garé la voiture près d'un sentier et nous avons commencé à marcher tous les quatre. Nous nous enfoncions de plus en plus dans la forêt et traversions des arbres géants en admirant les petits animaux qui traversaient notre chemin...

Au bout de quelques heures, ma petite sœur, curieuse bien sûr comme toujours a repéré un écureuil et a commencé à le suivre. « Regardez ! », cria-elle en courant derrière ce petit animal. Je l'ai suivi pour ne pas la laisser seule, et bientôt mes parents étaient hors de vue !

J'ai cru que nous n'étions pas loin, alors je ne m'inquiétais pas. Mais l'écureuil s'est enfui rapidement et lorsque nous avons essayé de faire demi-tour, quelque chose d'inattendu est arrivé : nous étions perduuuuuuuuues !

Pour une fois j'ai eu peur de l'inattendu

Les arbres étaient tellement énormes et si nombreux, tous se ressemblaient. « Ils ne sont peut-être pas loin », je disais à ma sœur, pour essayer de la rassurer mais à l'intérieur de moi je paniquais. Mon cœur battait plus fort que jamais, nous avons appelé nos parents plus fort que possible, mais seul le silence de la forêt nous répondait !

A ce moment-là ma sœur commençait à hurler et a pleuré de toutes ses forces, en me disant «qu'on était perdues à jamais », j'ai gardé mon calme et je me souvenais des paroles de mon grand-père qui me disait toujours, que dans ces genres de situations, la pire des choses à faire est de paniquer. Donc malgré la peur, j'ai dit à ma petite sœur qu'on doit être calmes et qu'on doit s'organiser.

Comment faire pour trouver un abri et rester courageuses

C'est bientôt la tombée de la nuit, au fond de moi je savais que je suis obligée de me débrouiller afin de trouver un abri et de rester en survie le temps que mes parents nous trouvent, je disais à ma sœur qu'il ne fallait surtout pas continuer à marcher au hasard sinon nous risquions de nous perdre encore plus.

Nous avons donc cherché un endroit sûr pour nous installer. Après quelques minutes, nous avons trouvé une petite clairière entourée de grands rochers, c'était parfait pour faire une pause et réfléchir tranquillement. Nous avons encore nos sacs à dos avec un peu d'eau et fruits que maman avait préparés pour notre goûter, nous avons mangé un peu pour reprendre des forces. J'ai commencé à réfléchir à comment nous pouvions survivre si jamais nos parents mettaient du temps à nous retrouver. La première chose était de rester au même endroit. Comme ça, s'ils revenaient sur nos pas, ils nous retrouveraient plus facilement. En plus fallait penser à la nuit. Même si on était en été, je savais que la forêt pouvait être froide et effrayante à la fois. J'ai décidé de construire un abri avec les branches et les feuilles que nous trouvions autour de nous, à la fois pour occuper ma sœur pour qu'elle cesse de pleurer. En même temps, ça serait un endroit sûr en attendant mes parents. Heureusement je suis experte des petites cabanes, car mon papa nous a appris, au parc des côteaux d'Avron, comment on peut construire des cabanes avec

peu de branches trouvées par terre. Alors j'ai utilisé tout ce que je connais pour construire une cabane. Ma sœur m'a beaucoup aidée pour ramasser des morceaux de bois, et ensemble nous avons monté une petite chose qui ressemblait à une cabane. Elle n'était pas parfaite mais au moins elle nous protégeait du vent.

La nuit semblait interminable, ma sœur avait très peur et moi aussi, je n'ai pas beaucoup dormi, surveillant les bruits autour de nous. Mais au fond de moi, je savais si nous restions calmes tout ira bien.

Une journée passée, avoir de l'espoir d'être retrouvées

Quand le soleil commençait à briller, et avec lui un peu d'espoir, j'ai réveillé ma sœur. Elle était sur mes genoux, nous étions très fatiguées mais heureuses d'avoir survécu la nuit. Nous avons bu un peu d'eau de nos gourdes et mangé un peu de bonbons que ma sœur avait dans ses poches qu'elle avait pris en cachette du placard de la cuisine la veille.

Ensuite j'ai pensé qu'il serait temps, d'essayer de faire un signe pour que nos parents nous trouvent plus facilement. Je suis restée un bon moment en réfléchissant, comment faire. Ma sœur m'avait proposée de chanter, car nous adorons chanter, une idée de génie vient de tomber d'un coup grâce à ma chère sœur. « Mais oui, c'est ça LOULOU ». Je commençais à lui faire des câlins. Souvenez-vous qu'on avait nos sacs à dos avec nous, et dans mon sac à dos, il y avait ma flûte dont je ne me sépare jamais, que ce soit quand je sors ou quand je pars en vacances. Et ma petite sœur avait son petit porte-clés à miroir en forme d'étoile accroché à son sac à dos... J'ai sorti ma flûte, je commençais à jouer toutes les belles notes que j'ai apprises et que ma sœur aimait tant. Au même moment, ma sœur avec son porte-clé à miroir le dirigeant vers le soleil, y'avait des reflets avec le miroir et le soleil, qui formaient des espèces de fils dorés et magiques qu'on pouvait tourner dans tous les sens. Nous n'avions pas arrêté de chanter et jouer des mélodies sur ma flûte, jusqu'au moment où j'ai entendu une voix de très loin. Mes chéries ?!, mes chéries ?!, LILOU, LALA, vous êtes où ? C'est papa et maman, vous êtes où ..., nous nous sommes précipitées vers le bruit des voix, en courant de plus en plus vite, quelques minutes après, Eh oui c'étaient nos parents, ils nous ont pris dans leurs bras, et nous avons pleuré tous les quatre, à la fois de peur mais surtout de joie de nous avoir retrouvées saines.

QUELQUES PRECISIONS :

Je remercie d'avance toute personne qui lira cette histoire ! Je précise que cette aventure est une histoire inventée de mes propres imaginations et réflexions personnelles mais bien sûr que j'ai lu aussi quelques livres que j'ai emprunté de la bibliothèque de Neuilly-Plaisance que je citerai juste en bas et certains sites internet éducatifs.

L'amour de la nature et la forêt, connaissance en constructions de simples cabanes, jouer de la flûte, tout cela est réel et véridique, donc j'ai mélangé un peu de vérité avec beaucoup d'imagination, inspiré de ma collection préférée, Mortelle Adèle, j'ai sorti une histoire qui d'après moi est presque véridique !

Livres que j'ai lus pour m'aider à construire mon histoire :

Bertrand FICHOU, 2022, L'épopée de la forêt en cent épisodes, Bayard jeunesse

Juliette CHERIKI-NORT, 2010, Objectif forêt, Paris, Delachaux et Nestlé Jeunesse

Hisae IWAOKA , 2024, La forêt magique de Hoshigahara, le renard doré, Paris, Aubin

7. Les plantes ou les crocs

J'avoue ne pas savoir par où commencer. Ma mort ? Non, trop directe. Ma vie paisible et affreusement désolante ? Trop peu intéressant. Ah ! J'ai trouvé ! Commençons tout d'abord par la fin du commencement. Plus rapide et plus stimulant pour vous comme pour moi.

Je m'appelle Lya Willis, j'ai quinze ans et je suis scoute mais ce sont là des informations dont vous, chers lecteurs, vous passeriez bien.

Cet été-là, je partais avec les équipes Uranus et Neptune, autant dire les meilleurs. Intéressants, intelligents et sachant faire la fête, nous ne nous battions rien que pour passer une semaine avec eux. Et j'avoue que l'idée de me retrouver avec Zack, Noah, Liam, Alex et leurs joyeuses troupes ne me déplaisait pas. Ce début de juillet me semblait donc annonciateur de moments captivants et amusants.

Nous partîmes à huit heures trente du matin, réveil bien trop matinal pour moi. Equipés d'un sac et de quelques provisions. Nous marchâmes sur presque vingt-cinq kilomètres sur une durée de quatre heures et faisons de petites haltes en nous restaurant légèrement. Lorsque nous nous arrêtaâmes pour une très longue pause, il était sensiblement midi trente. Nous mangeâmes du pain complet (qui se conserverait durant nos neuf jours en forêt), quelques noix et amandes riches en fibres, du thon et du poivron en boîte. Nous repartîmes et à la fin de la journée nous étions véritablement épuisés. Nous installâmes notre campement et, une fois rassasiés, nous allâmes nous coucher.

Je partageais ma tente avec Olivia et Lily, deux personnes très sympathiques mais qui ronflaient horriblement fort. Je sortis donc prendre l'air. Il faisait nuit. La fraîcheur me fit autant de bien que le silence. J'entendais presque les arbres murmurer, le vent souffler, les buissons se retourner puis les tentes s'assoupirent elles aussi. Je faisais le tour du campement lorsque le bruit d'une branche qui craquait m'alerta. Me retournant brusquement, je crus apercevoir une fourrure grise. Je me précipitai à sa poursuite mais après quelques dizaines de mètres à courir sans rien trouver, je m'arrêtai pour reprendre mon souffle. Je remarquai des poils gris que j'identifiais comme ceux d'un loup.

Lorsque je vis que j'étais sortie des sentiers et que retrouver mon chemin me semblait impossible, je pris peur. A ce moment précis, un bon millier de larmes sortirent de mon corps. De petites coupures et d'égratignures étaient désormais la marque de ma solitude. Soudain, j'entendis un hurlement atroce, un hurlement capable d'éveiller en vous la folie pure, un hurlement si malfaisant et impur que le diable lui-même aurait tiré sa révérence. Il me glaça le sang et mes membres en furent comme assujettis. Je restai pendant quelques minutes, figée, les sens en alerte. Puis je me rendis compte que cela faisait plus d'une heure que j'étais accrochée aux massives racines d'un chêne d'une hauteur vertigineuse. Je me relevai non sans peine et commençai à marcher. J'errai comme une âme perdue, un fantôme oublié des siens car je savais que j'étais bien trop discrète pour qu'on remarque mon absence. Au bout de ce qui me sembla des heures mais qui devait être des minutes, je m'endormis, nichée dans le creux d'un arbre qui avait été le seul à ne pas me repousser. Je fis des cauchemars comme je n'en avais jamais faits ; je me revoyais durant ma course mais cette fois-ci je rattrapais le loup gris et arrivé à mi-hauteur, il se retournait violement pour me faire face, la rage aux dents, les yeux maléfiques et dans un grognement semblable à un rire tonitruant. Puis soudain, il se jetait sur moi et puis je me réveillai en hurlant. Je me redressai vivement et regardai autour de moi. Je fus soulagée lorsque je ne vis aucun croc prêt à bondir et à m'arracher la gorge. Mais je sentis mes poils se hérissier lorsque je vis, posée à côté de moi, comme une menace, une légère partie de fourrure grise maculée de sang vermeil. Et comme pour me montrer que la peur ne devait pas me quitter, un hurlement déchira le silence. Je me relevai brusquement et prenant un simple bâton de bois je courus et courus, souhaitant plus que tout échapper à ce cri. L'aube, comme en soutien, entama sa course avec moi.

Après une pause et quelques réflexions, mon foulard de scoute nouant mes cheveux, ma branche de bois désormais transformée en lance solide, mes blessures pansées, ma chemise retroussée et ma détermination inébranlable, j'étais prête. Si cet atroce et immonde animal osait se montrer, je saurais l'accueillir sans qu'il ne soit déçu. Même si c'était dans cette forêt que je devais mourir, je mourrais sans lui avoir laissé la satisfaction d'un dîner simple, je me battrais, quelle que soit l'issue de ce combat à mort. Mais jusqu'au jour où il se montrerait je devais m'entraîner à survivre. J'avais toujours ma gourde accrochée à ma ceinture et j'avais récolté quelques baies que je savais inoffensives : j'avais donc pu les manger. Je n'en avais trouvé que légèrement : cela ne suffirait pas pour la journée et encore moins pour les suivantes. La nourriture et l'eau commençaient donc à me manquer. Je préférerai commencer par rassasier ma

soif puis entamai donc une recherche autour de la forêt dans l'espoir de trouver un lac ou une rivière. Je marchai, écartant les branches et les feuillages tantôt menus tantôt épais, caressant les beaux et majestueux arbres, qui pourtant, la nuit précédente, m'avaient fait pâlir de peur, admirant les étendues sauvages semblables à des créatures éternelles, appréciant la délicatesse des bourgeons naissants ou la fraîcheur des bleuets que je trouvais. Puis finalement je décidai de m'arrêter pour cueillir de ces magnifiques fleurs et de m'en faire une couronne telle la reine des amazones. Je m'assis dans les hautes herbes d'un modeste pré, et, à mon bras mes bleuets qui m'accompagnaient comme le cavalier parfait. Pendant ce qui m'a semblé une demi-heure, je tressai, ajustai, mesurai et formai ma couronne de fleurs d'une fragile beauté sans pareille. Lorsque j'eus fini, comme pour me rappeler à ma mission, mon ventre grogna et ma bouche sèche ne put qu'exprimer le même mécontentement. Je repartis donc, toujours en proie à une réelle solitude mais plus que jamais décidée à survivre. L'après-midi arriva et la chaleur était au rendez-vous, malheureusement. Je déchirai donc ma longue chemise à l'aide de mon fin mais solide couteau, et m'en fis un t-shirt sans manche, remontant sur mon nombril. Accrochés à ma ceinture, les restes de mon tissu serviraient à faire des bandes de compressions au besoin ou du combustible. Une fois la chaleur de mon corps retombée, je continuai mes recherches et finis par trouver de l'eau, à l'endroit même où les plus fragiles ou les plus beaux des animaux n'osaient venir, là où la tranquillité des lieux était sans pareil, là où l'eau était d'une telle clarté et d'une telle transparence que même un dieu en aurait pâli. Je crois que j'aurais pu rester là des heures, des jours, des semaines voire des mois, à regarder ce monde qu'était la nature et qui autrefois résumait notre vie. Je remplis délicatement et sans bruit ma gourde car je voulais respecter ce lieu et ne pas troubler son calme et sa sérénité. Je repartis de cet endroit à reculons, presque en m'inclinant. Ma deuxième étape étant de trouver de la nourriture et un endroit sécurisé où dormir sachant pertinemment que je ne pourrais me satisfaire que de ce que je trouverais. Je commencerais par la cueillette de champignon, de baies et de fruits si je pouvais arriver à en trouver. Je cueillis finalement des girolles, des chanterelles, des fruits rouges tels que la myrtille, des baies de sureau, des framboises ou des mûres que je savais efficaces pour lutter contre la fatigue. J'avais vu un lapin, mais étais-je suffisamment amateur de viande pour oser faire un acte aussi cruel et monstrueux que de tuer un animal de mes propres mains et d'ensuite le savourer ? J'avais beau adorer le gibier ; je ne m'abaisserais pas à reproduire ces gestes qui nous donnent le droit de vie ou de mort sur un être vivant. Je me mis en quête d'un lieu paisible et précairement sécurisé. Je cherchai, cherchai et cherchai et je finis enfin par

trouver, (ce qui m'apparut comme un miracle), une petite cabane, je dois le dire assez cassée et en mauvais état. Je passai près d'une heure à arranger cet endroit, décalant les anciens meubles pour combler les trous des murs (l'endroit était petit, il n'y avait qu'une seule pièce), jetant dans le coin opposé les choses que je n'utiliserai pas (comme un matelas ou une poêle étonnamment propre). Des clous, des planches de bois ainsi qu'un marteau rouillé étaient là : je m'en servis pour réparer un trou béant au niveau du toit. Une fois le travail fini, le besoin de nourriture se fit sentir. J'avais cherché pendant une vingtaine de minutes comment allumer un feu avec du bois humide avant de me rappeler que je possédais un briquet dans ma poche : je crois que la fatigue commençait à avoir raison de moi et que le plus tôt je me coucherais, le plus tôt serait le mieux. Je fis cuire ma cueillette à l'aide d'une broche que j'avais prévu de mettre dans mes cheveux avant de courir après un loup que je n'avais toujours pas retrouvé. Je mangeai mes quelques baies et mes champignons en me disant que demain serait un nouveau jour et que peut-être je retrouverais mon chemin, que je ne serais plus perdue mais je sentis déjà l'espoir qui enveloppait mon cœur se faner car au fond je n'y croyais pas : je savais que je n'y arriverai pas, que jamais je ne retrouverai mon chemin, que j'étais perdue pour toujours, que même si le destin était avec moi, je mourrais de façon certaine. Je pensai au loup gris qui n'avait pas hurlé de la journée, je me dis que c'était sûrement une victoire et que je devais me réjouir de m'en être débarrassée. Mais à l'instant où ces pensées me traversèrent, je l'entendis et pris peur, mon cri n'en fut que la plus sincère preuve, j'avais beau être lasse de tout cela, ce hurlement ne fut pas pour me plaire et commençai à me demander qui était cet étrange animal qui vous laissait le temps de vous sentir presque en sécurité pour ensuite vous paralyser de terreur, comme une menace, un avertissement. Ne pas l'oublier, c'est ce que je me disais à chaque fois. J'avais beau m'être convaincue d'être prête, je ne me sentais plus aussi courageuse. Cette nuit-là, je ne dormis pas.

Le lendemain, je partis à la recherche de baies et je vaquai un peu. Découvris quelques races d'arbres que je connaissais et admirai des petits oiseaux gracieux et charmants. Je vis des baies d'un noir de jais qui m'apparurent comme des myrtilles. Lorsque j'eus fini de manger, disons après vingt ou trente baies, je me retournai et découvris, à mes pieds des poils gris, les poils de cet immonde loup. Le sang d'un oiseau était là, comme soudé à ses poils. Je crois qu'en voyant ce petit être mort, ma retenue s'effondra et je vomis comme jamais, expulsant de mon corps tant d'horreurs.

Je commençai à avoir très soif et bus l'entièreté de ma gourde. Finalement je me reposai près d'un arbre et dormis. Lorsque je me réveillai, cela devait faire quatre heures que je m'étais endormie. Je me relevai et vis un clown qui me souriait, il se transforma ensuite en ours puis en lapin, s'ensuivit ensuite des arbres chantant, mes pieds partant en riant et des feuilles se moquant de moi. J'essayai de reprendre mes esprits. Je me demandai ce qui avait pu causer d'aussi intenses hallucinations car j'étais sûre que ça ne pouvait être que cela. Ou peut-être dormais-je encore. Je me giflai pour le savoir et la rougeur de la douleur me prouva que non. Soudain, j'entendis de nouveau cet horrifant hurlement. Je me retournai brusquement et découvris devant moi, un masque, un masque en plastique de loup gris, un masque accompagné des baies que j'avais avalées ce matin, un masque avec sur la gueule du loup, du sang. Puis je compris soudainement. Ces baies. Ces baies que j'avais mangées. Ces baies que j'avais trouvées assez douces. Ces baies qui étaient des baies de belladone. Ces baies qui étaient un poison et que j'avais mangées avec appétit le matin même.

De la belladone. Je vis un magnifique voile noir se poser devant mes yeux et entendit pour la dernière fois ce cri de loup infâme qui avait fini par gagner.

8. Le rideau de vert

Dans un lointain pays d'Europe centrale, une bande de braconniers avait installé son quartier général, en toute illégalité, au fin fond d'une sombre forêt inconnue. Il était neuf heures ce matin-là quand Chris, une jeune recrue de vingt-cinq ans, traversa la tente principale du campement. Son regard fut alors attiré par le seul miroir présent dans le camp. Il s'interrompit dans sa marche et fixa son reflet avec intensité. Depuis que tout avait commencé, c'était la première fois qu'il osait prêter attention à son portrait : cela faisait deux semaines maintenant. Comme figé, il commença à parler à mi-voix, s'adressant à son image.

"...Pourquoi est-ce que je m'arrête ? Mon père m'attend, je dois y aller... Pourquoi j'hésite désormais dans ces mouvements que j'ai apprivoisé depuis un moment maintenant ?", ajouta-t-il en regardant ses mains. "Ce n'est pas ma faute, il fallait bien que l'on trouve une manière de vivre après la mort de maman... Si mon père nous a embarqués là-dedans c'est bien pour une raison... Pourtant je ne cesse de me demander si je dois continuer à lui obéir. Je ne pensais pas que cette histoire de braconnage irait si loin.", se tourmentait-il.

Il sortit lentement la machette du fourreau qui pendait à sa ceinture puis regarda la lame pensivement. L'arme était encore imprégnée de l'odeur de sang qui s'était incrustée dans l'acier, comme pour l'éternité. Il passa doucement sa main sur le tranchant, sentait toutes les aspérités du métal. Ses doigts rencontrèrent alors le peu de chair animale qui était restée coincée dans la garde. Un sentiment de dégoût envahit l'entièreté de son corps et il lâcha brusquement l'arme qui fit un bruit assourdissant en heurtant le sol. Chris resta paralysé mais il entendit au loin un tintement de clé familier : son père entrerait dans la tente d'un moment à l'autre. Cela lui fit l'effet d'un électrochoc. À ce moment, il déclara d'une voix haute et claire : "Pourquoi ne pourrais-je pas tout simplement arrêter ? Je pourrais juste m'enfuir !". D'un geste sec, il écarta la toile de la tente et s'engouffra d'un pas décidé dans l'épaisse forêt qui s'ouvrait à lui.

Il marchait précipitamment, pour s'éloigner au plus vite du campement, ne cherchant pas à savoir où il allait. Son but sur le moment était simplement de partir loin, très loin, de ce qui était devenu pour lui un cauchemar. Il ne prêtait attention ni aux cailloux ni aux racines qui formaient des obstacles sur son passage et maintenait son allure. Cette partie de la forêt demeurait complètement sauvage et aucun sentier n'avait été tracé par l'Homme. Ainsi, Chris était obligé d'écarter à main nue les fougères, branches et ronces, qui se dressaient sur son chemin. Les égratignures devenaient de plus en plus nombreuses sur ses bras, tandis que les orties ne cessaient de lui piquer les jambes. Pour autant, il ne s'arrêtait pas. Sa course effrénée

avait duré plus d'une heure quand, essoufflé, il décida enfin de ralentir le pas. Il commença à observer la nature environnante pour s'imprégner des lieux. Les nuances de vert se mélangeaient devant ses yeux comme les tâches de couleur sur la toile d'un impressionniste. La seule teinte qui dénotait était le bleu du ciel qui se camouflait derrière le feuillage des arbres. Il regarda à ses pieds pour voir si ses pas avaient laissé des traces dans la terre. Ses chaussures, en foulant le sol, avaient fait ressortir une douce odeur d'humus fraîchement mouillé par la pluie récente. Les aiguilles de pin tapissant l'herbe dégageaient à leur tour une senteur chaleureuse. Quant aux oiseaux multicolores, virevoltants dans le ciel, ils chantaient avec grâce et entrain. La forêt semblait accueillir le jeune homme avec bienveillance. A mesure qu'il avançait, il effleurait doucement l'écorce rugueuse des conifères qui contrastait avec la douceur de la mousse. Malgré son émerveillement, le contemplateur ne put s'empêcher de constater que la végétation était devenue beaucoup plus dense. Si bien qu'il dut s'arrêter, ne pouvant plus écarter les multiples branches à main nue. Il repensa alors à la machette qu'il avait laissée tomber sur le sol de la tente et se rendit compte que, dans sa précipitation, il n'avait rien emporté qui puisse l'aider dans sa survie. Il comprit qu'il devrait se débrouiller tout seul pour trouver les ressources nécessaires s'il voulait vivre un jour de plus. Il se mit à réfléchir et se souvint alors de la carte des environs qu'utilisait son père : il n'y avait pas de point d'eau dans un rayon d'au moins vingt kilomètres autour de sa position. Se résignant à s'en passer pour la nuit, il décida alors de trouver un lieu propice pour survivre. Repérant à sa gauche un passage plus dégagé, le fuyard s'élança avec espoir dans cette direction.

Après quelques heures de marche, une clairière apparut devant lui : assez sombre et étroite, elle ne ressemblait en rien à celles des contes de fées. Restant debout quelques instants pour s'imprégner de l'endroit, son ventre se mit subitement à gargouiller. On était déjà en début d'après-midi et, à la suite des cinq bonnes heures de vadrouille, la faim se faisait ressentir. Chris commença donc à chercher de la nourriture. Pour cela il s'enfonça dans les bois et élaborait un plan : après avoir creusé un trou dans la terre avec ses mains, il le recouvrit de feuilles, lianes tissées, branches... Quant à lui, il se cacha derrière un arbre, tenant un solide bâton pointu, en attendant qu'un animal tombe dans son piège. Comme, au bout d'un long moment, rien ne s'était passé, le chasseur amateur partit en quête d'un autre moyen pour se nourrir, désespéré. Recherchant des fruits et baies sauvages en tout genre, il farfouilla dans les buissons aux alentours. De longues minutes plus tard, il n'avait récolté qu'un mince butin : une poignée de mûres, cinq myrtilles et quelques baies rouges. Affamé, il en goba quelques-unes sur le

chemin du retour. Lorsqu'il approchait enfin de la clairière, son regard fut attiré par deux petites bosses colorées dépassant des hautes herbes. Intrigué, il s'approcha et découvrit deux champignons à l'aspect étrange : leurs chapeaux rouge-orangés présentaient des points blancs légèrement en relief. Sans réfléchir, il se pencha pour les cueillir avant de continuer son chemin. De retour à la clairière, comme la faim tiraillait toujours son estomac, le jeune homme s'assit par terre pour manger ses champignons. S'apprêtant à en croquer un, il se ravisa réalisant qu'il était peut-être toxique. Persuadé que la chaleur pourrait éliminer les toxines et donc limiter les effets secondaires, il se mit en tête de trouver du bois pour faire un feu. Il repartit de plus belle dans la forêt pour de nouvelles recherches. Sans outil pour couper, il fut obligé de se contenter de brindilles, feuilles mortes, aiguilles de pin et branches tombées au sol. Seulement, il n'avait ni allumettes, ni briquet, pour allumer le feu. Il se mit à réfléchir longuement, tête baissée, quand soudain, ses lunettes tombèrent. Une idée lui vint alors. Prenant exemple sur MacGyver, il rassembla en un tas toutes ses trouvailles, puis, grâce à ses lunettes, fit converger les rayons du soleil vers celui-ci. Après quelques minutes, une fumée commença à se dégager des végétaux qui se mirent à brûler lentement. Bien des efforts plus tard, il obtint enfin un feu de camp. Il embrocha donc un des champignons sur un bâton et l'engloutit. Puis, dans un moment de lucidité, il mit l'autre de côté, avec les fruits, pour les manger le lendemain.

Comme le soleil venait de se coucher, Chris entreprit de se fabriquer une sorte de lit de fortune. Apercevant de la mousse, il en étala au sol sur une bonne surface, ainsi que des feuilles. Aussitôt fait, il se coucha pour essayer de dormir. Cependant, cela n'était pas aussi facile qu'il le pensait. Des bruits étranges retentissaient tout autour de lui, dans la noirceur de la forêt. La lune dégageait bien une lueur, mais qui n'était pas rassurante pour autant puisqu'elle faisait apparaître les ombres inquiétantes et sinueuses des arbres. Par ailleurs, il se tournait et se retournait pour essayer de trouver, en vain, une position confortable sur son tapis de mousse. En plus de l'inconfort, il ressentit soudain des douleurs abdominales, qui s'amplifiaient à mesure que le temps passait. La fatigue de la journée eut tout de même raison de son insomnie et il finit par s'endormir après quelques heures. Au cours de la nuit, le malheureux s'éveilla à plusieurs reprises à cause des douleurs et du froid.

Il se réveilla finalement à l'aube à cause des rayons du soleil. Puisqu'il avait toujours mal au ventre, il se dit que manger lui ferait peut-être du bien. Il se leva pour aller chercher les fruits qu'il avait laissés à côté de son feu et fut alors stupéfait de constater qu'ils avaient disparus, comme par enchantement. Dans l'incompréhension, il regarda autour de lui et son regard tomba

sur les cendres du feu qui étaient éparpillées partout sur le sol. Était-ce un animal qui était passé par là et lui avait volé ses baies ? De nombreuses questions commencèrent à envahir son esprit, il ne comprenait pas ce qui avait pu se passer. Un soupçon se mit à s'immiscer dans ses pensées : son père et ses hommes l'avaient peut-être traqué et retrouvé. Si c'était le cas, ils pourraient tout faire pour empêcher Chris de les dénoncer. Et ce qui est sûr, c'est qu'ils n'hésiteraient pas à utiliser la manière forte. Pris d'une certaine angoisse, le jeune homme scruta fébrilement les alentours à la recherche d'une présence humaine. Il lui semblait que l'ombre des buissons bougeait imperceptiblement, comme celle d'un homme respirant fortement. Cette vision fit encore monter d'un cran la pression qu'il ressentait. Continuant à observer la clairière, il se rendit compte que les arbres ondulaient et se déformaient peu à peu, se changeant en silhouettes oppressantes. Croyant à des hallucinations, Chris baissa la tête et se frotta les yeux pour essayer de sortir de cet état de confusion. Lorsqu'il retira ses mains de son visage, il aperçut le deuxième champignon qui avait soudainement pris des traits humains. Son chapeau présentait une bouche difforme et des tâches noires faisant penser à des orbites oculaires. La panique l'envahit et, par réflexe, il saisit le végétal qu'il lança le plus loin possible afin de s'en débarrasser. Au moment où il le perdit de vue, un cri humain retentit, lui glaçant le sang. Epouvanté, il resta immobile quelques instants. Était-ce le champignon qui avait poussé ce cri effroyable ? Il entendait tout à coup des petits bruits, légers et vicieux, comme des chuchotements provenant de toutes parts. Il sentait que la forêt était devenue oppressante. Voulait-elle se venger du mal qu'il lui avait fait avec ses activités de braconnage ? Il se dit alors que s'il ne partait pas, il finirait sa vie ici. Le fugitif s'engouffra donc à travers les bois et s'éloigna de la clairière d'un pas rapide. Lorsqu'il avançait, il sentait quelque chose lui effleurer inlassablement les bras et les jambes. Essayant d'identifier la source de ces frôlements, il regarda autour de lui. Levant les yeux vers le ciel, il ne vit que la cime des arbres former une prison naturelle au-dessus de sa tête. Des bruissements, des craquements, des grincements et mille sons étouffés indéfinissables s'élevaient des tréfonds de la forêt. Des animaux semblaient se tapir dans les ténèbres car Chris perçut une sorte de grognement lointain. Par ailleurs, il ressentait toujours une présence qui semblait l'épier dans ses moindres faits et gestes. Se retournant sans cesse, il fut pris de vertige. Il se mit alors à courir dans l'espoir de semer son poursuivant. Dans sa course, les branches le griffaient méchamment, les bruits devenaient assourdissants, la douleur lui transperçait le ventre... Il avait l'impression qu'on le rattrapait de plus en plus et il poussait son corps jusqu'à ses limites pour accélérer sans cesse la cadence...

Soudain, il trébucha. Il ne savait si c'était une racine qui l'avait fait tomber, une main qui l'avait agrippé ou même un animal qui s'était jeté sur lui. Les arbres autour de lui commencèrent à vaciller, sa vision devint peu à peu floue et, tout à coup, ce fut le noir complet.

Le rideau tomba sur la scène et le public présent dans le théâtre se leva dans un tonnerre d'applaudissement.

9. Le naufragé de l'océan vert

Dans une petite ville en banlieue de Paris, avait lieu un des plus grands concours de la région : le concours de dictée. Cette année-là, le premier prix était une excursion dans la magnifique forêt d'Amazonie !

Bien sûr, j'y ai participé et j'ai gagné grâce à un sans-faute. J'étais très surpris et heureux. Après une semaine interminable, le jour J est enfin arrivé. Nous nous sommes rendus à l'aéroport et nous sommes partis vers 4h.

Après un long voyage de neuf heures, nous nous sommes rendus dans un hôtel pour déposer nos affaires, puis nous avons pris une voiture tout-terrain avec un guide. J'étais très excité à l'idée de visiter la forêt amazonienne. Quand nous sommes entrés dans la forêt, j'étais impressionné par la beauté de cet océan de verdure. Plus nous avançons, plus j'admirais la faune sauvage du Brésil : il y avait des serpents somptueux, des insectes étranges, des oiseaux multicolores...

Soudain, une grosse bête se manifesta devant la voiture. Notre chauffeur essaya de la contourner, mais il dérouta et la voiture tomba dans le ravin. Le choc était si puissant que je tombai dans les pommes. A mon réveil, j'étais seul.

J'étais à côté d'une rivière. J'étais déboussolé. Pendant un bon bout de temps, je cherchai mon groupe, en vain. Comme le soleil commençait à se coucher, je décidai de chercher un endroit où dormir et de reprendre les recherches le lendemain. Je pensai dormir au bord de la rivière, dans un endroit plat et large, mais je me dis qu'au sol je serai une proie facile pour les animaux de la forêt. Monter en haut d'un grand arbre alors ? Mauvaise idée ! Je me rappelai que les mygales et les boas vivaient dans les arbres. Au bout d'un moment, je trouvai une grotte vide et spacieuse pour passer la nuit.

Je cueilli quelques feuilles pour faire office de lit et j'allumai un feu pour m'échauffer et éloigner les insectes, car le temps était très rude la nuit en Amazonie. Je m'endormis épuisé.

Après une nuit où je n'ai presque pas dormi, à cause de l'endroit inconfortable, je me remis à chercher mes camarades, mais je ne les trouvai point.

Comme je jugeais qu'il me faudra des jours pour les trouver, je décidai de me préparer à vivre longtemps seul dans la forêt. Pour commencer, je me suis souvenu du livre « Robinson Crusoé ». En résumé, c'est l'histoire d'une personne échouée sur une île déserte qui a réussi à y survivre seul pendant 12 ans.

En lisant ce livre, j'ai appris à distinguer les fruits comestibles de ceux qui ne le sont pas, à me défendre contre les attaques d'animaux et à construire un habitat avec la moindre des choses. Je commençai donc à cueillir des fruits à manger et des fleurs pour parfumer la grotte. De plus, je fabriquai une sorte de tonneau avec des grandes feuilles, pour récupérer l'eau de pluie. Aussi, il me fallait ramasser une bonne quantité de bois sec pour entretenir le feu allumé.

La nuit passa et je dormis un peu mieux que la première nuit. Dès l'aube, je repris mes recherches, sans plus de succès.

Comme je n'avais pas envie de manger tous les jours des fruits, j'essayai de pêcher dans la rivière : je pris une liane que j'attachai à un bambou et au bout de laquelle, je mis des vers de terre comme appât. La pêche fût un véritable succès : je pus attraper cinq carpes et trois piranhas.

Après quelques jours de routine et de recherches vaines, je décidai de construire un signal de détresse. Pour cela, je déboisai le sommet d'une colline et je mis des branches sèches en forme de S.O.S. et j'y mis le feu. Un SOS en flammes illuminait le ciel toute la nuit.

J'ai dû répéter l'opération trois fois, pour enfin, entendre le bruit d'un moteur d'hélicoptère se rapprocher, puis se positionner au-dessus de la colline. Je fis des grands signes désespérés à l'équipage. Je ne fus rassuré qu'en voyant un homme en uniforme descendre de l'hélicoptère pour me récupérer.

J'ai pu enfin retrouver mon groupe sain et sauf. Je pleurais de joie car je croyais ne jamais les retrouver. Après 2 jours de repos à l'hôtel, tout le groupe décida de continuer la visite de la forêt amazonienne, malgré le choc de l'accident.

Après la visite, qui cette fois, se déroula sans problème, nous prîmes l'avion et nous avons repris notre vie normale. Mais cette aventure me marquera à jamais. Elle m'a rendu plus autonome et plus fort. Je n'oublierai jamais la forêt verdoyante du Brésil.

10. Vorace

Les bombardements avaient repris. Terribles. Incessants. Ils étaient plus nombreux, plus dévastateurs. Ils forçaient la populace à un dilemme : survivre à la guerre, ou survivre à la forêt. Si les bombes épargnent chaque jour des dizaines de chanceux, la forêt, elle, vorace, n'épargnait personne. C'est pour cela que personne ne choisissait la seconde option. Personne sauf les botanistes. Comme mon grand-père. Mille fois, je l'avais supplié de se cacher. Peine perdue : il avait péri sous les bombardements. La quatrième guerre mondiale faisait rage depuis 2296. Soixante ans. J'étais né en guerre. Un miracle : la population était décimée. Comment espérer survivre ?

Deux jours. Cela fait deux jours que je marche, en direction de la forêt la plus proche. Car contrairement à tout le monde, j'ai décidé de tenter la seconde option. Encore faut-il que je me remémore comment passer les arbres protecteurs. Vers la fin du 23^e siècle, peu après la Troisième Guerre mondiale, les forêts étaient dévastées. L'oxygène vint à manquer. Une équipe de scientifiques créa alors un arbre ininflammable, massif, et extrêmement haut, pour protéger les autres. Mais la terre, contaminée par les trop nombreuses bombes nucléaires avait rendu l'arbre surprotecteur. Se multipliant à une vitesse alarmante, ses multiples branches avaient enlacé les forêts, empêchant les humains d'y entrer. L'épaisse barrière des arbres rendait la forêt inaccessible de l'extérieur. Malgré tout l'intérieur n'en était pas moins dangereux. De nombreuses espèces avaient mutées au cours du dernier siècle. Un scientifique, fan de Harry Potter, avait un jour créé un saule cogneur, en modifiant son ADN pour qu'il n'attaque pas les humains. Hélas ! Au contraire, il n'attaquait que les humains. De plus, il se multipliait extrêmement rapidement. Mais il y avait pire dans les forêts. Les chênes, soumis à la pollution constante, avaient muté. Désormais, en lieu et place de l'oxygène, ils ne produisaient plus qu'un gaz toxique, le monoxyde de carbone. Ce n'était pas tout. Les plantes autrefois simplement urticantes, devenues vénéneuses étaient un fléau. Le simple fait maintenant de frôler une ortie pouvait coûter la vie. Les fruits étaient même devenus empoisonnés. Les rouges étaient les pires et les verts causaient d'affreux maux de ventre. On disait que survivre en forêt était impossible. Sauf pour les botanistes. Les botanistes étaient d'anciens scientifiques, qui, voyant que leurs créations pouvaient détruire le monde, décidèrent de soigner les arbres. Grâce aux nombreux soins, l'arbre commençait à remplir son rôle de protecteur du ciel, tout en laissant de larges failles à la base pour laisser entrer les hommes. La

Quatrième Guerre mondiale avait tout fait voler en éclats. La radioactivité, qui avait diminuée, s'était ravivée dès le premier impact. Dès le premier tremblement de terre, les branches avaient resserré leur emprise autour de la forêt. Tout avait repoussé. Les soins étaient devenus vains. Tout espoir était perdu. Le savoir des botanistes s'était éteint, en même temps que les millions de morts. Quand mon grand-père était décédé, j'étais trop jeune. Je n'avais rien su, espérant qu'en grandissant il me confie quoique ce soit. Il n'en avait pas eu le temps. Il disait être le dernier des botanistes. Son savoir était donc perdu à jamais.

Les simples contes qu'il m'avait racontés sur les arbres étaient les mêmes que ceux que l'on racontait à ses enfants. La forêt était dangereuse. Il ne fallait pas s'en approcher. J'avais eu droit en plus, à un récit des massacres par centaines des botanistes. Ils se trouvaient dans la forêt à ce moment-là. Quand les arbres protecteurs l'avaient encerclé, ils avaient été tués par les autres arbres mutants. Mon grand-père m'avait raconté ce qu'il avait vécu de son vivant. Les quelques bribes de savoir qu'il laissait échapper, je les collectionnais comme autant de précieux trésors. Je pensais devoir faire cela jusqu'à mes seize ans environ où mon grand-père devait me transmettre une part plus importante de ses connaissances. Il était mort trois ans avant. C'était ma faute. J'étais sorti chercher quelques racines dans les environs du village. Quand j'étais revenu, tout flambait. Pas notre maison. Malgré tout, mes espoirs furent anéantis quand je vis que la maison s'était effondrée. J'étais détruit intérieurement, quand j'entendis une voix. Mon grand-père était en vie. En creusant les décombres, je l'avais retrouvé. Une plaie béante au milieu de la poitrine. Il respirait encore, mais peinait. Il avait murmuré avec difficulté : « Devant le mur, cherche la feuille d'érable et regarde dessous. ». J'avais alors cherché partout dans le village en quête de cette feuille, en vain. Il était mort dans mes bras. La seule famille que j'avais connue, envolée.

Chassant ses mauvaises pensées de mon esprit, je me concentrais sur ma marche. Je commençais à sentir l'air s'alléger. L'odeur constante de soufre avait disparue. Les quintes de toux, que provoquaient les gaz, s'étaient espacées avant de s'éteindre. Tout semblait plus facile. La réalité de la guerre me rattrapa à la vue d'un petit village calciné. Pas un bruit à l'horizon. Un silence de mort. Prenant une maison un peu à l'écart du village, j'en fis mon abri provisoire. Il était rare que les avions tirent sur les villages déjà en ruine. Je sortis de mon sac quelques insectes, plusieurs lézards séchés et racines que je fis passer en buvant quelques gorgées de lait de biche. Un silence complet régnait, mais contrairement aux villes, où chaque silence annonçait une nouvelle tempête, ce silence était reposant, apaisant. Les ruines avaient

beau être un lieu de désolation, quelques pousses de lierre perçaient çà et là, lui redonnant vie. Dans ce lieu, pas de plaintes, pas de pleurs ; pas de lutte, pas de peur.

Quelques jours supplémentaires me suffirent pour atteindre l'orée de la forêt. On eut dit un fort, fait de remparts végétaux. Un mur. Un mur ! Je me mis à chercher fébrilement une feuille d'érable à la base. Là ! Je m'approchais et fis glisser mes mains sur le bois. Il était étrangement doux et fin, et l'on n'en sentait pas l'écorce, surtout en se rapprochant du sol. Me penchant davantage pour voir, je trouvais un tunnel qui semblait s'enfoncer dans la terre. Une entrée ? Peut-être. Tant pis, je devais tenter ma chance. Je n'étais pas venu jusqu'ici pour rien.

La progression fut difficile. Parfois, je croyais être coincée tant le passage était étroit. Il avait été créé par les hommes : je sentais le goudron autour de mes bras. La seule force qui me poussait en avant était le fait que mon grand-père voulait que je vienne. Il fallait que j'atteigne l'autre bout. J'avancais encore pendant ce qui me semblait une éternité quand je vis de la lumière. Je n'y croyais plus mais j'étais arrivé. Sortir fut chose facile.

A peine étais-je entré que je retins mon souffle. Chaque teinte était magnifiée à son comble. Les couleurs étaient éclatantes. Chaque teinte de vert, de brun, était représentée dans un camaïeu aux allures parfaites. Les quelques touches de blancs, de rouges, roses, semblaient rehausser encore la magnificence de ce tableau. La beauté de toutes ces choses me faisait tourner la tête. Dans ce poumon aux milles couleurs, l'air était pur, l'odeur de la fumée semblait oubliée à peine faisait-on un pas dans cet endroit. Toute ma vie, je n'avais connu que le gris des cendres et des ruines. Je découvrais des infimes autres couleurs. Mon grand-père m'avait laissé en héritage l'amour de la forêt. Me souvenant soudainement que la forêt est dangereuse, je scrute attentivement le sol, pour voir si une quelconque plante nocive aurait poussée par là. Rien. Les quelques arbres qui poussent sont des noisetiers, érables, châtaignier. Non dangereux. Le sol est recouvert de mousse et d'herbes ; pas même une ronce ne pousse là. Etrange.

Les quelques jours qui suivirent, en explorant la forêt, j'ai découvert les arbres dangereux, plus loin, beaucoup plus loin. Les saules et les chênes. Il en reste peu, et ils sont tous à moitié morts. Les saules agitent à peine les branches quand je passe. Les chênes font tourner légèrement la tête à cause du gaz si l'on reste plus d'une journée à proximité. Ce n'est pas nocif pour la santé : l'air est si pur en forêt que s'éloigner de quelques pas suffit à retrouver l'entièreté de ses moyens. Étrangement, les fruits sont excellents et n'ont aucune incidence sur

la santé. Au contraire : ils ont meilleur goût que les racines et je n'ai jamais été aussi en forme que depuis que j'en mange. Les rares orties et ronces qu'il m'a été donné de voir ne m'ont, quand je me suis piqué, causé que des boutons.

Je ne savais pas quoi en penser. Surtout au début. Est-ce qu'on nous avait menti ? Mon grand-père m'avait-il menti ? Toutes ces histoires n'étaient donc qu'un complot ? Non, impossible de le croire. Je lui faisais confiance. Peut-être la forêt s'était-elle guérie ? Avec le temps ? Oui. Voilà l'explication. Le temps qui s'était écoulé avait permis à la forêt de se soigner, seule, à l'abri du regard des hommes.

Le temps a défilé, paisiblement dans ce petit paradis. J'aurais pu vivre ainsi si je n'étais rongé par la culpabilité et la solitude. Je vivais ici, seule tandis que l'extérieur était fait de drames perpétuels. Et, cette solitude que j'avais appris à aimer me pesait de plus en plus. Il était plus que temps de partager ma maison et mon savoir...

11. Morgane et les animaux fantastiques

Nous sommes en 1898, en hiver.

Je m'appelle Morgane j'ai 10 ans et je suis Groenlandaise.

Je suis tombée quand j'étais petite du traîneau de mes parents. Je suis allée me réfugier dans la forêt. Il faisait froid et j'étais congelée. Je suis entrée dans une grotte où, là je me suis endormie.

Le lendemain, je partis chercher de la nourriture, de l'eau, du bois, de la terre et des pierres.

Après, je fis avec la nourriture une réserve, avec la terre des pots pour mettre l'eau, avec le bois et les pierres du feu et des objets pour chasser.

Je faisais griller la viande quand tout à coup un bébé dragon surgit du buisson. Oui c'était bel et bien un bébé dragon ! J'écarquillai les yeux.

Comme moi il avait froid. Je m'approchai de lui, il recula, je lui fis sentir ma main et il vint dans mes bras, au chaud, et il s'endormit, alors je le mettais dans mon lit.

Le lendemain matin, je me réveillai avec le dragon dans les bras, je le posai doucement et je suis allée préparer le repas. Le dragon s'appelle Cookise.

Je me dis que les murs de notre grotte n'étaient pas assez colorés et que nous pourrions peindre dessus !!!!

Ça tombait bien, Cookise s'était réveillée, j'allais lui annoncer.

Nous peignons à l'ancienne, que c'est beau.

Cookise et moi partons chercher de l'eau à la rivière mais là-bas, on entendit un bruit étrange, alors vif comme l'éclair, nous nous cachons dans un buisson.

De là, nous voyons un monsieur assez étrange qui était en train de se désaltérer et de se mouiller la nuque.

Quand, soudain, il nous prit par surprise et il nous assomma.

Je me réveillai la tête en bas, ligoté avec Cookise.

Il était là, juste devant moi, en train de faire à manger pour quatre personnes. Cela semblait bizarre car il était tout seul. Ah tiens, il a comme moi un animal mais pas le même, c'est une licorne.

Cookise ne s'est pas encore réveillée et heureusement car sinon elle aurait fait beaucoup de bruit.

- Ah, enfin tu t'es réveillée, dit-il. Comment t'appelles-tu ?

- Je m'appelle Morgane.

- Tu veux manger quelque chose ?

- Je veux bien, merci. Qu'est-ce qu'il y a à manger ?

- Il y a : des œufs, du lait, de la viande, du pain et du beurre.

- Je veux bien un œuf brouillé.

- Tout de suite !

Pendant qu'il faisait cuire mon œuf dans une assiette en pierre au-dessus du feu, Cookise se réveilla doucement.

- Voilà, un œuf brouillé dans une assiette en pierre.

- Merci.

- De rien. Au fait, je te présente Diabologrenadine, tu dis bonjour Diabologrenadine ?

- Bonjour.

Cookise défit ses cordes et sortit.

- Moi aussi je veux manger !, dit Cookise.

Après avoir mangé nous allions à la fontaine où un ours buvait de l'eau.

D'un coup l'homme (oui je l'appelle comme ça car je ne sais pas comment il s'appelle) partit en courant.

Je partis à sa recherche avec Diabologrenadine et Cookise, on le trouva apeuré sous un arbre, alors nous sommes partis le consoler.

En fait il craignait les ours c'est pour ça qu'il est parti en courant dès qu'il l'a vu.

- Ça va mieux merci, dit-il, avec soulagement.

- Tu en es sûr ?

- Oui, oui j'en suis sûr.

- Super, alors on y va ?

- Avec plaisir.

Nous avançons d'un pas décidé vers l'ours qui buvait de l'eau.

Je pris son cou et je lui montai dessus, l'homme était tellement impressionné par mon acte que je lui ai proposé de monter avec moi. Il a dit oui alors je l'aidai à monter.

Nous rions tellement que j'ai décidé d'adopter l'ours et de l'appeler Roger.

Le soir, je lui fis son lit avec sa nourriture.

Le jeune homme s'appelle Kiko.

Maintenant j'habite avec lui et j'en suis heureuse, je ne sais pas ce que sont devenus mes parents, et ce n'est pas grave.

Cookise, Diabologrenadine, Roger, Kiko et moi sommes heureux et c'est tout ce qui compte pour moi.